



LA PATRIE SERBE



REVUE MENSUELLE
pour la
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :
DRAG. ICONITCH,
Docteur en Philosophie
— VITRÉ (Ille-et-Vilaine) —

SOMMAIRE

<i>Les quatre bœufs du roi Pierre.</i>	E. ROSTAND.
<i>Lettre à mon jeune compatriote.</i>	ICONITCH, Docteur en Philosophie.
<i>Aux jeunes gens.</i>	H. CHANTAVOINE.
<i>Ma Patrie.</i>	R. J. ODAVITCH, Professeur au lycée de Belgrade.
<i>Premiers rapports et relations entre les Serbes et Français.</i>	J. RADONITCH, Professeur à l'Université de Belgrade.
<i>Dix-huitième siècle et Dossitey Obradonitch.</i>	M. PAVLOVITCH, Professeur au lycée de Belgrade.
<i>Lettre d'exil.</i>	D. MANOLOVITCH.
<i>Hommage à la France. — (Discours de J. M. ZUJOVIC, Président de l'Académie Royale de Serbie, ancien ministre).</i>	L. GÉRARD-VARET, Recteur de l'Académie de Rennes.
<i>Les Serbes chez eux. (1)</i>	G. GARREAU, Maire de Vitré, ancien sénateur.
<i>Haut les cœurs.</i>	
<i>Jean Skerlitch.</i>	M. GROLJ, Professeur, directeur du Théâtre national à Belgrade.
<i>Les élèves serbes au Collège de Vitré.</i>	R.
<i>Sur le chemin de l'exil.</i>	M. MICHAILOVITCH.
<i>En Albanie.</i>	R.
<i>Ban Nouchitch.</i>	D. R. S.
<i>La question serbe à travers la presse.</i>	R.
<i>Aux jeunes gens serbes.</i>	ICONITCH.

ILLUSTRATIONS

*Portraits de M. Poincaré, président de la République française ; —
Jean Skerlitch ; — Groupe des élèves serbes au Collège de
Vitré ; — Ban Nouchitch ; — Couverture par Nic. YEREMITCH.*

(1) Rev. pédag. 1915.

N° 1.



20 Octobre 1916.



La Patrie Serbe
REVUE MENSUELLE
pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR :

Drag. D. ICONITCH, docteur en philosophie.

Les quatre bœufs du roi Pierre

Le vainqueur a le goût de la mort dans sa bouche.
Trop de victoire. Il est si vainqueur qu'il se couche.
Tout va si bien qu'il va plus mal.
Il gît pour quelque temps, la mâchoire entr'ouverte.
Et d'où vient que son fils a cette lueur verte
Dans ses yeux fuyants d'animal?

Sous le kolback orné de débris de squelette,
Ce hussard noir allonge un museau de belette.
C'est la nuit. — D'un lointain faubourg
Est-ce qu'on n'entend pas monter une huée?...
Et l'homme blême tend son oreille obstruée
Où l'abcès bat comme un tambour.

Les médecins courbés, sinistres et perplexes,
Ont laissé leurs sourcils devenir circonflexes.
Et comment savoir en effet
Si toutes ces horreurs que leurs pinces retirent
Viennent du mauvais sang que ses aïeux lui firent
Ou bien de celui qu'il s'est fait?

Il n'a pas de remords. Mais la fureur l'habite.
Il eut le bras trop court dans l'attaque subite :
Il sait qu'il a manqué son coup.
Ce Siegfried enroué souffle comme sa forge.
Et qui donc, pour lui faire à présent rendre gorge,
Oserait lui toucher le cou?

Soirs de l'Achilléon qui sentiez la résine!
— Les docteurs ont passé dans la chambre voisine.
Quoi! ne pourra-t-il plus parler?
Dieu s'est-il fatigué de venir sur sa lèvre?
Et l'un par son larynx et l'autre par sa plèvre
Les rois doivient-ils s'écouler?

W3 C131

Oh, de l'azur! de l'air!... sa villa de Corcyre!
Quelqu'un dit : « Les Alps veillent sur elle, Sire! »
Et, des yeux, il répond : « Je sais. »
— D'abord le bras trop court, et puis la voix trop basse!
Il fait un signe. Il veut savoir ce qui se passe.
On lui donne un journal français.

Et c'est alors qu'il voit l'Image. — Il est malade,
Morne, amoindri, couché dans une alcôve fade,
Rongé de doutes sûrement,
Cravaté du foulard de San-Remo peut-être;
Il craint de n'oser plus sur les balcons paraître;
Il souffre... Et c'est à ce moment

Qu'il aperçoit l'Image immortelle, l'Image
Que Vladimir Betzitch prit dans un lieu sauvage
Et dont le monde entier rêva!
C'est le roi Pierre; il sort de la Vieille Serbie;
Il est assis sur un caisson d'artillerie
Que traînent des bœufs; il s'en va.

Le roi Pierre s'en va, puisqu'il faut qu'il s'en aille,
Par les vallons, par les forêts, par la broussaille,
Par de mystérieux chemins,
Vers la mer, vers l'exil, vers Dieu, vers la Légende,
N'ayant plus qu'un bâton et qu'une houppelande,
Croisant sur ce bâton ses mains!

Quatre bœufs dont le joug est d'un sombre archaïsme
L'arrachent à son sol comme un soc d'héroïsme.
C'est un vieillard; mais lorsqu'il faut,
Lorsqu'il faut arracher malgré sa haute taille
Un Karageorgevitch à des champs de bataille,
Quatre bœufs ne sont pas de trop!

Le Serbe, ce poète agreste et militaire
Qui fit parler la poudre et fit chanter la terre,
A, pour Pierre premier du nom,
Fait ce char où son âme entière est apparue,
En attachant ce qui restait de la charrue
A ce qui restait du canon!

La poésie abonde autour de cet exode!
Triste comme un berger, fier comme un voïvode,
Il est si grand, cet Émigrant,
Que l'homme qui, pensant capter toutes les lyres,
De toutes les grandeurs eut toujours les délires,
Est blessé de le voir si grand!

B.D.I.C.
En voyant, cependant que lui se désagrège,
Le Vaincu s'en aller dans l'honneur, dans la neige,
Le Vainqueur pousse un cri d'effroi.
Il écarte et reprend l'Image blanche et noire.
Il frissonne. Il a vu ce que c'est que la Gloire!
Il a vu ce que c'est qu'un Roi!

Naguère, il écartait l'autre Image importune :
Celle d'Albert Premier debout, seul, sur la dune!
Mais, ce soir, faible, et le front bas,
Comme il regarde, avec une angoisse hagarde,
Le Soldat qu'il n'a pas été! comme il regarde
Le Vieillard qu'il ne sera pas!

Il sent qu'en ce décor de gouffre et d'avalanche
Ce roi trône à jamais sur ce caisson qui penche,
Au milieu de pâtres guerriers;
Et devant ce couchant d'un règne et d'une vie,
L'affreux triomphateur pousse un long cri d'envie
En supurant sur ses lauriers!

Il sent que le soleil de la cuirasse, et l'aigle
Du casque, et les tableaux d'histoire que l'on règle,
Devant ceci vont s'effaçant;
Qu'il serait inutile, ici, d'entrer en lutte;
Que l'Avenir choisit, quand, sur une minute,
Tout ainsi se rencontre; il sent

Que tout, la majesté du désastre et de l'âge,
L'humble manteau, le grave et puissant attelage,
L'émotion de la clarté,
Tout est de connivence avec l'heure et le site,
Et que c'est du malheur l'étrange réussite,
Un soir par la Gloire adopté;

Que des beautés si solennelles sont des signes,
La splendeur spéciale où baignent les plus dignes
Quand l'Éternité va sur eux
Fondre, — et qu'il n'y a pas de hasards si superbes,
Et qu'Homère lui-même, exilé chez les Serbes,
Vient d'atteler ces quatre bœufs!

3 Janvier 1916.

EDMOND ROSTAND.⁽¹⁾

⁽¹⁾ A la demande que nous lui avions faite de reproduire son poème, M. E. Rostand a répondu par ces mots :

Votre lettre me touche profondément, Monsieur. Je suis heureux que vous veuillez faire connaître à la Jeunesse Serbe encore en exil — mais pas pour longtemps, peut-être — mon poème sur cet héroïque roi Pierre que votre Histoire semble emprunter à la Légende; et c'est de tout mon cœur que je vous donne l'autorisation de le publier. Croyez-moi, je vous prie, tout votre

EDMOND ROSTAND.

II. Les sentiers nouveaux.

Lettre à mon jeune compatriote

I

C'est à toi, mon jeune compatriote, que je veux écrire, à toi que je connus cette nuit sinistre à Saint-Jean-de-Médua du 31 décembre 1915, lorsque je t'attendais, toi et quelques centaines de tes camarades. Tu te souviens, c'était la veille du jour douloureux où nous devions quitter notre patrie et devenir les enfants de l'exil. Là-bas, sans toits, sans foyers, sans ressources, presque sans pain, nous avons vécu quelques jours d'une vie misérable de naufragés — d'une vie qui, à chaque moment, inscrivait sur ton visage, une peine, un combat, une épreuve de plus.

Enfin, le 6 janvier, au soir, nous avons quitté le rivage et nous nous sommes laissés emporter sur la mer, non sans avoir été salués par quelques hydravions autrichiens, dernière menace de notre ennemi acharné.....

Il faisait nuit. Fatigué et épuisé tu t'endormis très vite, et moi, je te regardais dans ton sommeil. Bien que perplexe, anéanti, je m'efforçais de penser et à quoi, sinon à la tragédie de notre nation ? Je réfléchissais sur notre rencontre, je revivais les derniers évènements où chaque mot, chaque cri, chaque geste avaient laissé en moi-même une empreinte vive et ineffaçable; je méditais l'adieu de ce vieillard, ce paysan qui, près de toi, sur la rive, nous lançait ces paroles : « Allez-vous en, marchez votre chemin, sauvez ce qu'on peut sauver, sauvez notre jeunesse, sauvez notre avenir ! — Et nous ? — Nous allons faire notre devoir et combattre jusqu'au bout pour notre patrie ! » Et je me disais : comme elle est noble et stimulante cette exhortation, comme elle est généreuse ! C'était la bénédiction d'un père qui nous était donnée; c'était le vrai sens de notre exode qui nous était fourni, le but qui nous était assigné..... Nous avons abordé dans le beau pays de France, et après quelques jours passés ensemble, nous nous sommes séparés.

Te voilà un peu reposé de tes fatigues, devenu capable de juger et de discuter (je l'ai senti dans tes lettres envoyées à tes camarades) et aujourd'hui je veux t'écrire. Ce n'est pas seulement pour moi un devoir, mais, je l'avoue, un plaisir, un besoin de mon âme.

Tu écris et observe bien, je le vois, mais je sens que tu ne peux t'accoutumer à la vie qui t'est imposée; ton âme se révolte presque contre l'organisation du collège à laquelle tu n'es pas habitué; tu ne peux la comprendre et tu oublies que tu es un hôte, et que tout ce que tu as trouvé chez tes bienfaiteurs est déterminé par leurs traditions, leurs habitudes et leurs besoins. Au lieu de critiquer les côtés faibles

B.D.I.C
de ce système d'éducation, retiens toute ton attention sur ses avantages dont tes camarades et toi bénéficiiez. Malgré ses inconvénients la vie d'internat a une influence favorable : elle habite à l'ordre, à l'exactitude; elle développe les sentiments de solidarité et de mutuelle estime, etc. — Bref, elle est, en miniature, la vie sociale toute fondée sur les concessions. Faut-il te rappeler combien tu étais exclusif et intolérant?..... Te voilà dans la société de camarades, tu t'aperçois de l'impossibilité de leur imposer ta volonté, tes désirs, tes idées et tu avoues être changé de jour en jour. Et bien, cette amélioration et d'autres encore que tu ne perçois pas, est le résultat de ce régime d'internat qui te semble si déprimant.

Toi et tes camarades, vous vous plaignez du manque de liberté au collège, et je voudrais savoir comment tu comprends ce mot liberté... Est-ce le choix de l'heure de ton coucher et de ton lever, ou le désir de travailler à ce que tu veux et quand tu le veux ? Est-ce la facilité de te distraire de l'étude par quelques heures passées au café ? — funeste habitude déjà contractée avant cette guerre. Réfléchis profondément sur notre devoir national, et tu conviendras que la possibilité de refaire ta santé épuisée et de travailler à ta culture morale et intellectuelle est le meilleur sens que doit avoir, pour toi, à présent, le mot liberté.

Il ne faut pas me mal comprendre. Tu connais mes opinions et je te les répète : aimer la liberté, c'est pour moi un des premiers signes d'un homme cultivé, et dans ce sens, le peuple dont tu es fils n'est pas en retard; tu sais combien il a sacrifié pour la liberté, tu connais ses luttes et ses souffrances dans le passé pour cet idéal. Si tu veux rester fidèle à la tradition de ton peuple et être plus tard aussi un ardent défenseur de la liberté, si tu veux continuer et finir les combats pour la liberté entière (la libération du joug étranger n'est qu'un anneau dans la chaîne des libertés) il faut que tu n'aies d'autres préoccupations que de travailler et te préparer pour la lutte qui t'attend. Retiens ton attention ici, réfléchis et essaye de me comprendre.

Quant à ton examen dont tu te préoccupes constamment dans tes lettres, je m'empresse de te faire remarquer que ce brevet que tu rôves ne doit pas t'éblouir. Je répète encore ici : les diplômes ne font pas les hommes, — mais si on te le demande, obtiens-le ! Seulement, s'il n'est pas le gage d'une capacité et d'une préparation solide, devant l'examen de la vie, ce sera un papier sans valeur; si tu ne réussis pas à t'enrichir d'une connaissance plus profonde et d'habitudes meilleures, crois-moi, tu n'auras rien fait. Et plus tard, dans un retour vers le passé, la conviction d'avoir perdu ce temps, de savoir peu ou rien, te causera un sentiment de dédain de toi-même, raison de te sentir malheureux.

L'intelligence seule ne suffit pas à assurer la vie à l'individu comme à la nation; si elle n'est pas en harmonie avec d'autres forces

humaines, il n'y a pas de possibilité de remplir le rôle de la vie tel qu'il doit être : l'histoire grecque, romaine et byzantine est riche d'exemples à l'appui de ce que je te dis. Notre peuple a moins souffert du manque d'hommes instruits, — nombreux, tu le sais, étaient les diplômés — que du manque d'hommes d'action, d'énergie, de volonté. Combien j'en connais (tu en connais aussi) qui, remarquant les défauts de notre peuple et pouvant les combattre, hésitent, n'osent affronter la lutte et laissent au temps le soin de guérir le mal. — Nos dernières générations sont saisies d'une inertie telle qu'on relève encore les vestiges de notre ancien asservissement sous le joug d'une race inférieure et dégénérée : les Turcs. Et n'ai-je pas raison de désirer que tu voies un de tes idéals dans *l'acquisition d'une volonté nette et forte?*

Certes, j'en conviens, notre nation est bien malheureuse et l'histoire des autres peuples ne renferme aucun exemple d'une ruine pareille à la nôtre; la tragédie serbe est unique en son genre, et il serait difficile de trouver une génération qui ait subi autant d'épreuves et enduré autant de misères que la tienne! A un âge où les soins d'une mère, les conseils d'un père, les tendresses des sœurs et des frères, t'étaient plus nécessaires que jamais, il t'a fallu quitter ton foyer, dire adieu à des êtres chéris et fuir sur une terre étrangère : tu es devenu l'exilé! La perte de la patrie, de la liberté, la nostalgie ne sont pas des mots, mais une affreuse réalité qui meurtrit ton âme.

Et pourtant, tout ce que tu auras souffert ne te donnera pas droit au repos. En te rendant la patrie, la paix t'imposera des devoirs impérieux : tu auras à refaire ton pays et le souci de l'avenir de la grande Serbie pèsera sur tes épaules. Nos soldats arracheront notre sol aux griffes de l'ennemi; ils reprendront notre terre bénie. Leur tâche, tu le sens, est immense. Mais ils seront bien las après la campagne et ce sera à toi de continuer et de finir l'œuvre commencée, de rendre glorieuses et grandes les destinées du peuple serbe.

Et pour remplir ces espérances qu'on fonde sur toi, il faut que ton séjour en France soit le temps de la plus ardente et de la plus sérieuse préparation pour les combats de l'avenir; je dis combats, car je ne comprends pas la vie autrement. Vie ne veut pas dire paix et jouissance béate, mais mouvement, action et lutte, et ce qui se passe sur les champs de la guerre se continuera au lendemain de la paix, mais seulement d'une autre façon. La vie, comme la guerre, est funeste aux faibles : veux-tu vivre, c'est-à-dire veux-tu être vainqueur, il faut être capable et fort! Les hommes sans énergie et sans force ne réussissent pas à remplir leurs devoirs ni envers la société, ni envers eux-mêmes.

C'est un temps glorieux qui nous attend prochainement et ce temps exigera des hommes de sacrifice, de devoir et d'action; la personnalité se perdra dans l'effort commun, qu'importe! pourvu que l'œuvre s'accomplisse et rayonne au-dessus de nous tous. Pas de repos, pas

de vie dans le sens ordinaire du terme! Car : « Malheur à la génération qui n'a eu sous les yeux qu'une police régulière, qui a conçu la vie comme un repos et l'art comme une jouissance. Les grandes choses n'apparaissent jamais dans ce tiède milieu. »

Agir! voilà ce qui nous est imposé par les faits et les circonstances.

Agir! voilà ce qu'exigent de nous le sang de ceux qui sont tombés et l'avenir de ceux qui viendront.

Agir pour le bien de notre peuple malheureux! Voilà le devoir qui nous attend, devoir rude, mais plein de gloire, plein d'honneur.

Ton ami dévoué,
ICONITCH.

Aux Jeunes Gens

Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie :
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin,
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espérance de demain ;

Elle est bonne à tous ceux qui courrent à leur tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin,
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.

Votre aube vient de naître à l'orient tranquille,
Vos bœufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charrue est neuve et votre champ fertile;
Déjà l'épi futur germe dans le sillon.

Au travail, au travail! Faites votre journée;
Vous êtes au matin, laissez venir le soir;
Vous êtes en avril, laissez finir l'année;
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir...

Henri CHANTAVOINE.

MA PATRIE

Ubi patria mea, ibi bene.

Je suis faible et impuissant parce que je n'ai emporté de ma patrie que mon corps tandis que mon âme y est restée.

Dans son pays même le mort continue à vivre, en dehors de son pays, même le vivant est mort.

Le proverbe qui dit : « loin des yeux, loin du cœur » n'est pas applicable à la patrie; il faut dire au contraire : « plus elle est loin des yeux, plus proche elle est du cœur. »

La patrie est plus chaude que le soleil; elle réchauffe ses enfants de jour et de nuit, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

La Serbie est temporairement crucifiée sur sa croix de souffrance entre deux brigands, les Autrichiens et les Bulgares que l'histoire mentionnera à l'égal des deux larrons, qui flanquaient Jésus-Christ sur sa croix.

Le dicton : « qu'il est doux de mourir pour sa patrie » fut sans aucun doute créé par des réfugiés se trouvant hors de leur pays. En effet, la mort pour eux est beaucoup plus douce que la vie loin d'elle.

C'est sur un individu isolé que les étrangers jugent parfois de la valeur de sa patrie. Aussi, efforcez-vous, par votre façon de vivre et par votre travail de conserver à votre patrie la renommée qu'elle a acquise. C'est là la seule chose qu'elle vous demande.

R. J. ODAVITCH.

III. A travers notre histoire et notre littérature.

Premiers rapports et relations entre les Serbes et les Français

Cet hiver, il y aura 820 ans que les Serbes sont pour la première fois venus en contact avec les Français. Comme aujourd'hui, ce furent les grands événements historiques qui causèrent ces relations mutuelles. Le mouvement puissant qui, à la fin du XI^e siècle, s'empara de tous les peuples de l'Europe occidentale, n'épargna pas aussi le peuple serbe, surtout la partie qui habitait au nord-ouest des Balkans. Acharnés contre les Turcs Seldjoucides devenus maîtres des lieux sacrés de Jérusalem, et contre les succès des Almoravides en Espagne (leur victoire sur les chrétiens à Zalaca, 1087), exaltés par le sermon du pape français Urbain II, au concile de Clermont-Ferrand (hiver 1095), de nombreux chevaliers déclarèrent qu'ils étaient prêts à partir tout de suite en Orient pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ. De la France, le pays des grandes idées, ce mouvement s'étendit très vite en Italie, en Angleterre et dans les pays Scandinaves. Et déjà au

B.D.I.C.
printemps de 1096, les grandes masses non organisées des croisés, les paysans avec les femmes et les enfants, se mirent en route pour Constantinople. Les provisions qu'on avait mises au fond des besaces furent vite épuisées, et les principaux chefs de ce mouvement populaire, *Pierre l'Ermite* et le chevalier *Gautier Sans-Avoir*, furent impuissants à empêcher leurs bandes de piller l'Allemagne, la Hongrie et les pays des Balkans. Ainsi, les croisés indisposèrent-ils, dès le début, les habitants de ces pays chez qui ces agissements avaient causé un sentiment de méfiance et d'inimitié. Tandis que les chevaliers normands, français, italiens et flamands s'embarquaient à Bari pour Durazzo afin de continuer leur voyage vers Constantinople, les Provençaux, conduits par le comte de Toulouse, *Raymond de Saint-Gilles* et l'évêque du Puy, *Adhémar de Monteil*, s'acheminaient vers le même but, via Lombardie et Istrie. Leur intention était d'arriver à Durazzo par terre, à travers la Dalmatie. Le confident et compagnon de l'évêque Adhémar, le chanoine *Raymond d'Aguilers*, nous a laissé des notices très intéressantes sur le voyage des croisés à travers les pays serbes du nord-ouest, voyage qui dura exactement 40 jours. Le chanoine *Raymond* ne nous donne pas de détails sur les pays que les Provençaux traversaient, descendant d'Istrie vers Durazzo. Longeant le littoral de la Croatie, les croisés passèrent par la capitale du roi croate *Pierre II*, qui naguère refoula avec succès les Hongrois de la Croatie et des plaines de la Save. Traversant les villes situées sur le littoral de la Dalmatie, les croisés s'acheminerent par l'ancien chemin romain, qui conduit par Nevesigne et Garco dans la vallée du fleuve Zete.

Le voyage à travers l'Herzégovine et le Monténégro montagneux fut, pour les Français de la douce Provence, très pénible. Le froid rigoureux s'opposait à la bonne marche du convoi qui était en même temps retardé dans les vallées par les brouillards épais qui demeuraient longtemps. Les habitants serbes, méfiants des croisés, se retirèrent dans les montagnes, attaquant quelquefois les trainards. Enfin, après beaucoup de souffrances, les Provençaux descendirent dans la vallée de la Moratcha où l'influence bienfaisante de la mer se faisait sentir. Un petit effort et les voilà à Scutari, la capitale du roi serbe *Constantin Bodine*.

La rencontre du comte *Raymond* avec le roi serbe fut très amicale et chaleureuse. Le chanoine *Raymond* dit expressément que le comte *Raymond* avait fraternisé avec le roi serbe. Après avoir conclu une étroite entente avec le chef des provençaux, il leur assura non seulement le passage à travers le royaume serbe, mais aussi le ravitaillement. En outre le roi *Bodine*, par son expérience et sa connaissance de la situation à Constantinople et en Asie-Mineure, fut, pour le comte

Raymond, d'un grand secours. On s'explique aisément comment de tels rapports purent s'établir. Avant tout, le roi Bodine et ses subordonnés, au point de vue religieux, se rapprochaient des croisés. Le royaume serbe (Douklja) faisait partie de l'église catholique comme les croisés et était exalté par le même idéal religieux. L'archevêché de Bar, récemment fondé, avec un large ressort, affermit davantage les liens entre Rome et le royaume serbe. De plus, la partie maritime du royaume Serbe comprenait dans ses villes un nombre considérable de Romains pour qui les croisés de Provence n'étaient pas des étrangers.

Le roi même, Bodine, était marié depuis 16 ans avec la distinguée patricienne de Bari, Yaquinte, tandis que sa sœur était l'épouse d'un Lombard fort honorable de la basse Italie. Le comte Raymond venant à Scutari, se trouvait au milieu d'hommes dont les opinions ressemblaient aux siennes, au point de vue religieux comme au point de vue humain.

Sans aucun doute les renseignements du roi Bodine sur la capitale de l'empire d'Orient, Constantinople et sur l'Antioche, que les croisés devaient non seulement franchir mais aussi conquérir pour assurer leur marche sur Jérusalem, furent pour le comte Raymond et ses compagnons, intéressants et utiles. Le roi Bodine connaissait très bien la situation à Byzance et en Syrie.

23 ans avant l'arrivée des croisés à Scutari, il s'était mis à la tête de l'insurrection serbe en Métochie, à Kossovo et dans le territoire d'Uskub. Les insurgés serbes, désireux de se débarrasser de l'autorité byzantine, après entente avec le père du roi Bodine, Michel, proclamèrent pour leur monarque, à Prizrend, Bodine. Celui-ci s'achemina avec son armée vers Nich pour le conquérir, tandis que son lieutenant Petrilo se dirigeait vers la Macédoine méridionale et que le roi Michel se jetait sur le territoire de Durazzo et les villes de Dalmatie, qui étaient sous la domination de l'empire byzantin. Ce mouvement fut couronné de succès au début, mais la défaite de Petrilo en Macédoine, à Kostour, causa la catastrophe de Bodine. En marchant au secours de Petrilo, il fut battu par les Byzantins à Kossovo et fait prisonnier. C'est depuis lors que datait sa haine contre Byzance, qui augmenta surtout vers 1081, comme le raconte, dans ses écrits historiques, sa contemporaine, la princesse Anne Comnène.

Lorsque *Isaac Comnène*, membre de cette famille distinguée, qui donnera bientôt à Byzance les empereurs célèbres : Alexis, Jean et Emmanuel, fut nommé gouverneur d'Antioche, on lui confia le prince serbe Bodine, prisonnier, pour le conduire avec lui dans cette ville. Il semble que la cour ait eu peur de le tenir interné à Constantinople, craignant que, de toutes façons, il ne tentât de s'enfuir pour

retourner en Serbie. Ainsi le prince Bodine, escorté par Isaac Comnène, marchait à travers l'Asie-Mineure, où depuis 1071 le sultan des Seldjoucides, Ali Arkail, après avoir battu terriblement et fait prisonnier l'empereur des Byzantins, Roman IV Diogène, avait affermi la puissance des Seldjoucides. Il était donc allé dans les contrées à travers lesquelles les croisés devaient passer pour atteindre Jérusalem.

Ayant séjourné quelque temps à Antioche, on ne sait au juste combien, Bodine réussit à s'enfuir. Son père Michel avait gagné les navigateurs de Venise qui, pour cause de commerce descendaient très souvent à Antioche, afin d'aider Bodine à s'évader et de l'amener en Serbie. Pendant que Isaac Comnène, nommé gouverneur de la ville et de la contrée, était occupé avec le patriarche et les citoyens révoltés, les marins vénitiens, saisissant une occasion favorable, réussirent à emmener le prince serbe d'Antioche, et le remirent à son père dont il devint de suite le collaborateur.

Mais les aventures de Bodine n'étaient pas terminées. En 1081, quand l'énergique Robert Guiscard débarqua près de Durazzo avec les Normands et assiégea cet important lieu maritime, clef des relations de l'empire avec l'Adriatique et l'Italie, le roi Bodine fut forcé, comme vassal de Byzance, d'aider avec son armée l'empereur Alexis Comnène. Tandis que les Vénitiens, amis et alliés de Byzance, prenaient part énergiquement à la bataille, ayant peur, eux aussi, de la domination des Normands dans la mer Adriatique, le roi Bodine, avec les Serbes, était resté à côté en attendant le résultat du combat. Et quand celui-ci se termina contrairement au gré des Byzantins, il se retira, l'âme remplie de joie, sans avoir versé une seule goutte de sang serbe. Rien d'étonnant que Bodine, au moment de la conquête de l'Epire, de la Thessalie et de la Macédoine par les Normands et profitant de la faiblesse byzantine, ait obtenu d'eux la facilité d'élargir son pouvoir sur les Serbes, jusque-là les sujets de l'empire d'Orient.

Les jours de bonheur ne durèrent pas longtemps. Après la mort de Robert Guiscard (1085), l'énergique empereur Alexis chassa les Normands de Durazzo et restaure sa puissance sur le bord oriental de l'Adriatique. Naturellement, après ce succès, il se retourna contre Bodine. Le gouverneur de Durazzo, Jean Dousta, refoula les Serbes des contrées byzantines occupées, et dans une bataille fit Bodine prisonnier; celui-ci devint, pour la seconde fois, l'esclave de Byzance.

On ne sait ni quand, ni comment il réussit de nouveau à s'échapper de prison. Mais, dans le temps si pénible de sa captivité, il eut l'occasion de connaître les gens et la situation de la ville; les impressions reçues étaient encore toutes fraîches quand arrivèrent les croisés, et on devine combien sa narration fut vive et intéressante.

En prenant congé du roi Bodine et en quittant le territoire serbe, le comte Raymond de Toulouse et l'évêque Adhémar s'approchèrent avec prudence de Durazzo, pour de là, par l'ancienne route romaine (via Egnatia) s'en aller à Salonique, puis à Constantinople. Très vite les Provençaux purent se rendre compte du peu de confiance qu'il fallait accorder aux Grecs : à peine avaient-ils reçu la lettre de l'empereur les assurant de son amitié, que le conflit éclatait entre les croisés et les sujets de Byzance.

Les Byzantins, comme des lions sanguinaires, attaquèrent les croisés paisibles : le chanoine Raymond se lamente en pensant aux combats acharnés qu'il faut livrer sans cesse. En Pélagonie (la vallée de Monastir), l'évêque Adhémar fut grièvement blessé et forcé de rester quelque temps à Salonique pour se soigner. Sur le chemin de Salonique vers Constantinople, les croisés marchèrent en avant, luttant sans cesse contre la population.

L'attitude hostile des Grecs exaspéra tellement les Provençaux qu'ils prirent d'assaut la ville de Rossa et la dépouillèrent complètement. Se souvenant des instructions du roi serbe Bodine et de l'hostilité de la population grecque, est-il étonnant que le comte Raymond de Toulouse fut le plus méfiant de tous les chefs des croisés, dans les négociations avec l'empereur Alexis Comnène ? Le chanoine Raymond nous dépeint parfaitement l'humeur des chefs provençaux envers l'empereur Alexis. A la description du séjour à Constantinople, il ne sait de quelle façon commencer : ou par les misères et souffrances des croisés, ou par la ruse perfide de l'empereur. Le comte Raymond, dès les premiers pourparlers avec l'empereur, lui reprocha furieusement son attitude félonne, et déclara aux autres chefs croisés qu'il était disposé à lui faire la guerre. Enfin, après de longues négociations et sous l'influence des chefs de l'armée, surtout de Bosmonde de Tarente, le comte Raymond se calma..... Il prêta le serment de fidélité exigé par l'empereur, ainsi que les autres croisés, avec l'intention de partir le plus tôt possible vers le pays sacré, pour s'incliner sur le tombeau de Jésus-Christ et former éventuellement sa principauté d'Orient, ce qu'il a vraiment réalisé.

J. RADONITCH,

Professeur à l'Université de Belgrade.

Le dix-huitième siècle et Dossitey Obradovitch

Au XVIII^e siècle commence une nouvelle période de la littérature serbe, sous l'influence occidentale qui deviendra de plus en plus prépondérante.

Tous les pays serbes ayant été asservis, il n'y avait que la population serbe de l'Autriche qui put adopter la civilisation européenne. Au milieu du XVIII^e siècle commence le mouvement intellectuel dans les contrées de l'Autriche peuplées par les Serbes. Les premières écoles furent instituées vers la moitié du XVIII^e siècle, plus tard furent fondés le lycée (1791) et le séminaire de Karlovci (1794). Les Serbes étaient d'excellents soldats qui défendirent l'empire autrichien dans maintes guerres de cette époque ; mais ils furent également de riches négociants qui tenaient entre leurs mains tout le commerce d'une grande partie de l'Autriche. L'augmentation de la richesse entraîna le développement de la civilisation. On commença à traduire et à éditer des livres ; après quelques tentatives manquées on réussit à créer une imprimerie slavo-serbe à Vienne, et à publier les premiers journaux serbes : *La Gazette Serbe* (1791-1792) et le *Journal Slavo-Serbe* (1792-1794).

Cependant, à cause du prosélytisme en Autriche, les Serbes, identifiant leur nationalité avec la religion orthodoxe, se méfièrent de tout ce qui leur venait de l'Europe occidentale. En 1733, quelques moines et étudiants venus de Kiev, avec deux protestants, fondèrent à Karlovci la première « école latine » dont Emmanuel Kosatchinski fut le « préfet » (directeur). Les serbes fréquentèrent les écoles russes, surtout à Kiev ; beaucoup d'entre eux restèrent en Russie comme fonctionnaires, officiers, même professeurs à l'université.

Plusieurs écrivains ont subi l'influence russe. Les plus importants sont Raïtch, le premier historien serbe, Pavle Djoulinats qui traduisit le roman Béligave de Marmontel, et le biographe de l'empereur russe Pierre-le-Grand, qui a publié le premier almanach serbe *Slaveno-Serbski Magazin*, un recueil d'articles inspirés par le rationalisme du XVIII^e siècle.

Cependant Mathias Relkovitch, de Slavonie, exposa les idées rationalistes allemandes dans son poème didactique *Satyre*. Les

mêmes idées, reprises par *Dossitey Obradovitch*, exerçèrent sur les Serbes et sur la littérature une influence considérable. Son autobiographie retrace son évolution littéraire. Toute sa vie il a voyagé, surtout pour apprendre ce qui lui manquait chez lui, la Serbie étant sous le joug ottoman, sans écoles et sans littérature. Né à Banat (Autriche, v. Tchakovo, en 1743), il est allé tout jeune au monastère de Hopovo (Fruska Gora) ; le 17 février 1758 il devint moine. En ce temps-là ce n'était que dans les monastères où l'on pouvait apprendre à lire et trouver des livres, quoiqu'en vieux slave.

Mais lui, qui avait un désir ardent de devenir ascète, fut tout à fait désillusionné, après quelques ans de cette vie de monastère ; il la trouva oisive, nuisible même à l'humanité et à la civilisation. N'étant pas satisfait des livres trouvés au monastère, il le quitta, à l'âge de vingt ans, et s'en alla à Zagreb (Croatie) ; là il apprit la langue latine. Ensuite il resta quelque temps en Dalmatie. C'est alors qu'il écrivit ses réflexions morales, d'après l'original grec de Chrysostome. Puis il voyagea de nouveau. Il se rendit au monastère Hilendare (1765), et l'année suivante passa en Asie-Mineure, à Smirna, pour entendre un des plus célèbres philosophes grecs de l'époque, Yérotée Dendrine ; là il resta trois ans, et apprit la langue grecque. Pendant la guerre russo-turque il était en Albanie, et plus tard il étudia la littérature grecque et la rhétorique à Corfou. Rentrant par l'Italie, il séjournait de nouveau quelque temps en Dalmatie et à Trieste.

En 1771, nous le retrouvons à Vienne, toujours professeur, enseignant la langue italienne et étudiant l'allemand, le français, la logique et la métaphysique. Six ans après il traversa l'Italie pour se rendre à Constantinople. Mais à cause de la peste il fut obligé de rentrer en Allemagne par la Moldavie (Roumanie). C'est le moment où la littérature européenne contemporaine va exercer sur lui une influence directe. Quoique déjà âgé de quarante ans, Dossitey s'inscrivit à l'Université pour suivre les cours du professeur Born (Halle). Là il fit imprimer son autobiographie en 1783.

En Allemagne il a adopté les idées de la philosophie rationaliste du dix-huitième siècle, d'origine française. Il connaissait des écrivains comme F. Baummeister, Christian Wolf, philoso-

sophe Eberhardt (de l'école de Leibnits) ; il traduisit Zollikofer et interpréta Lessing. Puis il visita Paris, Londres et la Russie. Les pays occidentaux sont pour lui « des pays classiques. » Parmi les littératures et philosophes anglais il connaît : Bacon, Pope, Swift, Chesterfield, Defoe, Richardson et surtout Addison. Il s'est familiarisé également avec la littérature française ; de Marmontel il traduisit *Adélaïde, Lysis et Delie* ; il lut *La Bruyère, Le Sage, Molière* ; Fénelon lui suggéra des idées sur l'éducation de jeunes filles. Enfin il rentra en Allemagne. En 1788, il édita ses *Fables* (à Leipzig). Ce n'était à la vérité que la traduction des fables d'Ésope, de Phèdre, de La Fontaine et de Lessing, mais sur chacune de ces fables il a fait des *réflexions* morales ou « *Naravoutchenia* » ; on peut dire qu'il a fait de la morale et de la philosophie pratique à propos de ces fables. La même année il traduisit *Damon ou l'amitié véritable*, de Lessing.

Désormais son esprit fut formé. Cette conception rationaliste vint nuancer les idées dont il était déjà pénétré ; on la retrouve dans tous ses ouvrages, qui sont : *Les Fables et les Réflexions sur les Fables, Conseils de la Raison pure* (Liepzig 1784, Budapest 1806), *Le discours instructif de M. Georges Zollikofer* (traduction, 1784), *Recueil d'articles instructifs et amusants sur la morale* (I, Budapest 1808), *Ethique du professeur Soava* (traduction de l'italien, Venise 1803). Après sa mort on a édité la deuxième partie du « *Recueil* » sous le titre « *Mesimats, L'Alphabet, Christoïtie, Lettres* ».

Vers 1802 il était à Vienne, plus tard à Trieste. Enfin il vint en Serbie (1807), où Kara-Georges faisait toujours la guerre contre les armées du sultan. Dossitey Obradovitch avait déjà la réputation d'un philosophe et d'un écrivain d'une grande valeur ; il fut chargé par Kara-Georges d'organiser l'instruction publique en Serbie. Il fut premier ministre de l'instruction publique et premier directeur du lycée de Belgrade (1808), qui est devenu plus tard l'École des Hautes-Études, puis l'Université de Belgrade.

L'œuvre de Dossitey n'est pas tout à fait originale. Toute sa vie il étudia, il parcourut l'Europe tout entière et subit quelquefois des influences absolument contradictoires. Tel fut le développement et la formation de son esprit. Il est élève des écrivains scolastiques et ecclésiastiques de Byzance, de Jean Chrysostome

et des autres, des orateurs ecclésiastiques russes, puis de la philosophie néo-grecque, de la littérature allemande qui était déjà sous l'influence de la littérature française, et enfin des philosophes français du dix-huitième siècle, des encyclopédistes, de toute la philosophie rationaliste. Il a puisé dans ces sources différentes, puis s'est formé une conception toute personnelle de la morale pratique.

Le culte de la Raison et l'utilité de la vie humaine forment le fond de sa philosophie pratique. Il faut, dit-il, connaître la Vérité qui existe dans le monde et faire pénétrer dans les masses l'instruction publique et la civilisation. Il écrivit : « Mieux vaut faire traduire et imprimer — coûte que coûte — dans notre langue un livre raisonnable et utile, que fonder douze clochers avec les plus grandes cloches. » Pour lui les livres sont « les filles fières des génies supérieurs. » Pour arriver à son but il demande l'instruction de la jeunesse, même des jeunes filles. Comme tous les rationalistes il insiste sur la bonté de l'homme, et ne croit pas à la corruption de la nature humaine; mais une éducation « soignée » devra écarter toutes les influences nuisibles. La conception de Dossitey Obradovitch est plus concrète et plus pratique, parce que chez nous il n'y avait pas toutes les causes qui ont provoqué la lutte acharnée des philosophes français du XVIII^e siècle contre l'église, la noblesse et toutes les institutions monarchiques et cléricales. Ce sont les idées du despotisme éclairé, connu en Autriche sous le nom de « Josephinisme ». Son idéal est un prince instruit qui règne pour le bonheur de son peuple, comme Pierre-le-Grand en Russie, Joseph II en Autriche. La morale pratique des philosophes grecs anciens et contemporains y est mêlée.

Chez nous il n'y avait pas de noblesse, mais l'église a demandé une réforme rationnelle. Ici, Obradovich suit des idées des réformateurs allemands, surtout de Zollikofer, théologue, prédicateur et orateur renommé. Il est contre les préjugés et les traditions. Les moines et les monastères sont, d'après lui, inutiles. Mais il y ajoute une nuance spéciale serbe : c'est la lutte contre la théocratie devenue très puissante chez les Serbes en Autriche. Il fait tout cela pour le bien du peuple. Cette tendance forme une large conception de son nationalisme. De même il a

fait des poésies imitant les chants populaires, sur la prise de Belgrade (1789), et sur les combats de Kara-Georges contre les Turcs.

Tout ce qu'il a fait était pour être utile à son peuple. C'est pourquoi l'œuvre de Dossitey Obradovitch ne provoqua pas une révolution, mais au contraire eut une influence puissante sur la littérature et sur les esprits de ses contemporains.

Dossitey Obradovitch eut plusieurs successeurs. Pour la littérature serbe son importance est une des plus grandes. La littérature serbe, pétrifiée au moyen âge, écrite en vieux slave ou en dialectes serbes, reprend son équilibre. Elle devient européenne, et ses rapports avec l'Europe restent ininterrompus. En outre Dossitey a introduit dans la littérature serbe, le premier, la langue nationale; quoique sa langue ne soit pas tout à fait pure à cause des influences de sa lecture première, en vieux slave, il a donné l'idée qu'il faut écrire de telle manière que tout le peuple puisse comprendre. Son style est doux et clair. Il est le premier éducateur du peuple serbe. A cause de cela il fut très estimé et beaucoup lu, dans la petite bourgeoisie et bureaucratie serbe, qui puisait dans son œuvre une philosophie de la vie et de la morale. Presque toute la mentalité de notre société de la première moitié du XIX^e siècle, surtout dans les régions de l'Autriche, se forma dans ce sens.

M. PAVLOVITCH,
Professeur de lycée à Belgrade.

IV. Lettres d'exil.

Paris, septembre 1916.

MON CHER AMI,

Sans doute tu es étonné de mon long silence; aujourd'hui je t'écris en te priant de m'excuser par les circonstances que nous traversons. Depuis longtemps je n'ai pas donné signe de vie, j'ai perdu tout contact avec mes meilleurs camarades, car je me suis retiré en moi-même, absorbé dans le passé, passé rougi, si beau, si éclatant. Dans son sein doux et vivifiant je cherchais et trouvais, quoique relatifs, les consolations et les espoirs à ma douleur infinie.

Depuis plusieurs mois me voilà en France, « notre seconde Patrie », comme dit, dans un ravissement sincère, notre bon, vieux et malheureux roi. A chaque pas, que je fais sur cette terre bénie, je trouve les plus

merveilleux produits de la science et des arts, et je m'incline devant les chefs-d'œuvre des meilleurs et des plus illustres fils de la grande nation française. Mais lorsque je m'approche de ces objets d'une réelle et magnifique beauté, ils sont très loin de moi, ils me repoussent froidement, sans pitié, comme s'ils voulaient me dire : « Nous ne voulons pas des douleurs et des larmes, bien que enfantés par elles, mais les chants d'une vie gaie et savoureuse, la richesse et les splendeurs. » Bien que pénètre en moi-même, de tous côtés et par tout ce qui m'entoure, un aimable et chaleureux regard d'âmes limpides et sensibles, bien que je sente le cœur, grand et généreux, du peuple français largement ouvert partout et toujours, pourtant « Que pourrait-on trouver de meilleur que sa propre mère ? » Quelque chose pourrait-il adoucir et apaiser notre grande douleur ? — Non, jamais...

A chaque instant, l'horizon de mon âme est assombri par les nuages d'une tristesse calme, mais combien profonde ! Je soupire après un bien perdu et de moi inséparable et cheri. Instinctivement mon âme s'agit, se désole, se lamente : nos douleurs sont trop pénibles et notre destin trop malheureux.

Je ne suis pas pessimiste, loin de là ; je sais que les nuages ne couvrent le ciel que pour quelques instants ; c'est l'orage qui surgit et éclate pour que bientôt le soleil apparaisse plus charmant et plus agréable, grand et beau, plein de vie.

Mais j'ai honte devant moi-même, je ne sais pourquoi, je m'éloignerais si je le pouvais, pour ne jamais revenir, je sortirais de moi-même, je m'ensuirais de moi-même. — Je ne pleure pas, je sais que rien d'humain ne peut être éternel : la gaieté, la douleur encore moins que toute chose, mais les plaisanteries et les rires me font mal. Je ne puis entendre de chants, et les hommes gais et rieurs me semblent étrangers, presque sans pitié.

Je suis dans ce beau pays, la France riche et cultivée, et je m'empresse de profiter de chaque instant qu'il m'est donné d'y passer ; le travail c'est la vie pour moi, et la vie c'est le travail et la victoire. Mais, de nouveau, me voici désolé ! Mes pensées, les élans de mon cœur, mon être tout entier est resté là-bas, bien loin, là où à présent règnent la ruine et la mort.

S'il est pénible pour un homme de voir l'automne humide et sombre étendre ses voiles gris et flétrir, dans son jardin, les fleurs colorées et odorantes, oh ! combien plus douloureuse est sa souffrance quand l'ouragan sinistre déracine toutes ses fleurs du printemps, dévaste ses prairies fécondes, les gèle et les recouvre de neige. Et la tempête a détruit mon jardin si bien gardé, plein de fleurs, paradis superbe, et au lieu de ces couleurs harmonieuses et de ce parfum enivrant, a répandu sur tout une boue immonde et fétide.

Et, quand même, je ne désespère pas : je vois dans tout une nécessité

historique et dans notre pénible tragédie le germe de notre grand et glorieux avenir. Que désormais l'espoir nous conduise !

Je te salue, mon cher ami, avec la conviction que nous verrons bientôt l'Orient dans la pourpre de la victoire, pour célébrer le jour de la vie glorieuse et bonne, la journée de la délivrance pour toute humilité et surtout pour nous, exilés et naufragés, victimes de notre sincérité et de notre amour de la vérité.

D. MANOÏLOVITCH.

V. Les amis de la Jeunesse serbe en exil.

Hommage à la France

Discours de M. J. M. ZUJOVIC⁽¹⁾, Président de l'Académie Royale de Serbie, ancien ministre, directeur de l'Enseignement de la Jeunesse serbe en France :

MESDAMES, MESSIEURS,

En prenant la parole, mon premier devoir est de m'incliner très profondément devant ces héroïques fils de France qui, sur les bords ensanglantés de la Meuse, combattant si vaillamment pour leur patrie bien-aimée, combattent en même temps pour la liberté du monde entier. Nous, Serbes, nous dirions qu'ils y luttent aussi pour la résurrection de notre pauvre patrie. Ainsi, si les regards de tout le monde sont tournés vers cette cité de Verdun, à jamais célèbre, où se joue maintenant cette tragédie sublime, presque sans pareille dans l'Histoire, nous, Serbes, nous y avons fixé non seulement nos regards, mais on dirait que nous y sommes corps et âme, tellement nous y avons suspendu notre respiration haletante et transporté notre cœur palpitant, notre cœur qui, aujourd'hui plus que jamais, bat à l'unisson avec le cœur français.

Je dois ajouter immédiatement que, quoique réfugiés ici tout désespérés, avec l'âme angoissée, nous voilà ranimés et rassurés par ce vigoureux cri de guerre si bien français : « On les aura ! » — cri repris et répété à l'unanimité par des millions de chevaliers de l'humanité sur leur front unique s'étendant de Verdun au-delà de Trébizonde ; — cri fier, réconfortant, exprimant bien chez tous les Alliés la volonté et l'espoir commun de vaincre ; — mais cri si spécifiquement français qu'il est presque intraduisible littéralement en d'autres langues, et que les Alliés ne sauraient le traduire autrement que par des actes de bravoure qui l'affirment !

Salut, donc, très respectueux, aux braves Français qui l'ont poussé les premiers !

Honneur à ceux qui l'ont si bien fondé, soit en sacrifiant leur vie, soit

(1) Discours prononcé à la séance solennelle de la Ligue de l'Enseignement, à la Sorbonne, le 8 mai 1916. Bien que datant de quelques mois, les paroles ci-dessus de M. J. M. ZUJOVIC, gardent leur éloquence et leur actualité : elles traduisent notre intarissable reconnaissance à la France, la première et la plus grande amie de notre Jeunesse.

en restant debout, crânement debout, devant l'ennemi, toujours prêts à se faire tuer!

Gloire éternelle aux immortels défenseurs de Verdun. Vive la France, la mère heureuse des enfants glorieux!

J'ai à me faire ici l'interprète du profond respect et de l'admiration des professeurs et instituteurs serbes pour leurs collègues français. Nous savons le rôle que votre grand corps a joué dans la préparation morale de la jeunesse française pour ce devoir sublime et glorieux qu'elle remplit aujourd'hui. Nous avons appris les pertes cruelles que l'enseignement a



M. POINCARÉ, Président de la République Française

subies, et nous en sommes profondément affligés. On a porté à notre connaissance les énormes services que les instituteurs et les institutrices restés en arrière du front rendent aujourd'hui à l'Armée, à la Patrie. Tout en reconnaissant les grands mérites de ceux qui se sont voués volontairement dans les multiples services de guerre, en dehors des champs de bataille, je m'incline surtout devant ceux qui, même sur le front, comme par exemple à Reims, sous les obus et les gaz asphyxiants, continuent dans des caves l'enseignement des enfants des pauvres qui n'ont pu quitter leurs foyers à chaque moment menacés de destruction.

Profondément ému, je présente nos hommages pieux aux mânes de tous les Intellectuels de toutes les catégories qui ont perdu la vie en défendant la Patrie.

Permettez-moi de vous dire que vos collègues serbes ont également payé à la Patrie leur tribut du sang, et que ceux qui sont restés en arrière

du front se sont également rendus utiles dans différentes sphères d'action nationale. Un mérite spécial que nous accordons à nos instituteurs et institutrices, c'est d'avoir, comme les vôtres, largement contribué à la préparation morale pour la lutte actuelle. Cette préparation était finie chez nous longtemps avant cette guerre. Elle n'a pas été du reste difficile à faire dans une nation où les masses populaires sont non seulement imbibées par les idées de Justice et de Liberté, mais sont aussi conscientes de leurs droits et de leurs devoirs. Les maîtres, enseignant les idées humanitaires, trouvaient des élèves déjà à moitié préparés dans leurs familles pour agréer ces idées.

Notre ennemi contribuait aussi à cette préparation, car il nous tenait toujours sur le qui-vive, en nous menaçant constamment. Nous avons observé de près ses préparatifs pour l'agression. Nous connaissons bien l'appétit vorace des vautours bicéphales austro-prussiens. Depuis longtemps nous souffrions de leur mépris du principe du droit des gens et du manque absolu des égards envers les petits et les faibles.

Et alors, quoique animés d'idées pacifiques, pratiquant des doctrines sincèrement humanitaires, et poursuivant notre rêve d'organiser la nation Serbe libre et de l'affilier à la Société des nations libres — nous ne nous sommes pas plongés dans un sommeil béat. Voyant l'ennemi se préparer à nous anéantir, nous nous préparions à nous défendre. Prévoyant et redoutant la coalition prochaine des ennemis, nous avons commencé la défense nationale en prenant l'offensive contre l'ennemi séculaire de notre race, et nous avons fini vite nos comptes avec la Turquie.

Attaqués ensuite par le frère Caïn, jaloux de notre succès, nous avons réussi à le refouler dans son vrai domaine. Nous avons refoulé également les attaques de l'avant-garde allemande, les bandes demi-sauvages des Albanais, de ces pauvres Albanais sans patrie et presque sans toits, pourtant les alliés chéris de Sa Majesté très apostolique l'empereur d'Autriche-Hongrie. Nous avons vaincu, enfin, l'armée de ce même empereur.

Nos succès, Messieurs, les succès dans la défense d'une cause juste, n'ont pas été emportés ni par notre nombre, ni par une préparation matérielle suffisante, — ces deux facteurs importants du succès étaient supérieurs chez chacun de nos ennemis. Ils ont été obtenu par la force morale, par l'amour sacré de la Patrie en danger; par la juste colère qu'une félonie fratricide avait provoquée; par l'aversion, je confesse la haine, que nous inspirent les empires de proie, dont les socialistes même profèrent ouvertement qu'un Etat Serbe indépendant n'est pas admissible, même en principe.

Mais, hélas! les forces morales même ne peuvent quelquefois rien devant l'accumulation des moyens matériels.

Et nous avons dû flétrir et succomber devant l'union de toutes les forces diaboliques de l'Europe : les Prussiens, les Autrichiens, les Hongrois, les Bulgares, les Turcs, les Albanais, le choléra, le typhus.

Vous connaissez, Mesdames et Messieurs, suffisamment toutes les atrocités, les assassinats, les exactions commises par des ennemis impitoyables, non seulement dans le royaume de Serbie, mais dans toutes les provinces avoisinantes, habitées par les Serbes. Car le mot d'ordre du dictateur austro-turco-bulgaro-prussien n'était pas l'occupation simple de la Serbie, mais l'extermination de la nation Serbe. Nos écoles, nos maisons, nos cabanes

et nos chaumières sont détruites et incendiées; nos vignes et nos vergers déracinés; tous nos champs arrosés du sang et parsemés des os de nos guerriers. Le sol rougi par le sang de morts glorieux est également détrempé par les larmes des survivants, les larmes qui coulaient à flot, qui coulent encore là-bas, dans notre Serbie dévastée. Et nous, les réfugiés serbes en France, les rescapés de l'ouragan brûlant qui a tout saccagé, tout détruit, tous les échappés de cette guerre sauvage dont les méthodes ont placé les Allemands modernes en dehors de l'humanité, — nous avons ici cessé de pleurer en voyant votre force formidable prête à primer celle de l'ennemi qui déjà n'est plus redoutable, en voyant le bien fondé de votre foi à la victoire définitive et votre décision de considérer la restauration de la Serbie, sur des bases plus larges et plus fortes, comme une des principales conditions de la paix durable. Du reste nous n'avons même plus le droit de perdre le temps à pleurer les pertes irréparables de nos chers morts, car nous avons maintenant les moyens de les venger et de travailler à l'œuvre libératrice. Nous avons le devoir de rassembler les restes de nos forces et de nous préparer pour l'assaut triomphal. Nous serons bientôt prêts pour ce combat suprême, nous le livrerons aussi ardemment que les combats passés, croyez-moi, chers Collègues.

Et nous les aurons. Oui, certes, on les aura!

On aura la victoire sur les dragons voraces. Mais il faudra consolider cette victoire. Et ici surgissent les problèmes dont vous vous êtes occupés, Messieurs les délégués pour la conférence d'Entente éducative. Il faut consolider la victoire complète dans toutes les sphères d'action, sur tous les fronts, grands et petits, dans les grands centres de la civilisation vraiment humaine, comme dans les petits avant-postes, si petites que soient leurs forces, car ils combattent aussi avec faveur pour la liberté et la justice, pour les droits de l'homme et des nations libres. Notre victoire sera consolidée, non seulement par l'anéantissement de la force militaire de notre ennemi, mais aussi par la soumission de ses idées égoïstes aux idées humanitaires des Alliés. Nos ennemis professent que la force brute prime le Droit, que les petits doivent se laisser dévorer par les grands, que les traités garantissant la Justice et la Liberté sont des chiffons de papier, que la lutte admet et justifie tous les moyens. Et ils usent et abusent de moyens plus que féroces, plus que bestiaux: — car dans l'ensemble du règne animal, je vous parle ici en naturaliste, il y a beaucoup plus de solidarité — j'allais dire d'humanité — que dans la manière d'agir de nos ennemis.

Nous travaillerons à la consolidation de la victoire en fortifiant les idées élevées qui sont l'apanage des nations civilisées; en les propageant chez les neutres encore indécis, oscillant entre les deux camps non seulement des armées mais des idées opposées, brutales et humanitaires; mais, surtout, en préparant la nouvelle génération, en la rendant digne des terribles sacrifices de la génération actuelle.

Dans son grand malheur la Serbie a, quand même, une chance, celle d'être soutenue par les grands Alliés et d'une manière toute spéciale par cette nation héroïque qui marcha toujours à la tête de la civilisation. La douce France, d'autan et d'à présent, est douce surtout à la Jeunesse serbe réfugiée maintenant dans les écoles françaises. Les bons germes apportés ici de la maison paternelle vont se développer en boutures qui recevront la greffe

française supérieure et donneront des fruits autrement plus beaux et plus fertiles que jusqu'à présent.

Merci donc, Messieurs et chers Collègues, pour les soins que vous donnez à notre Jeunesse scolaire. Merci pour la bonne volonté que vous montrez de continuer ces soins même après la guerre. Vous travaillez là à une œuvre non seulement philanthropique mais aussi pour les intérêts franco-serbes réciproques, et j'espère aussi pour les intérêts de l'Europe future, libérée de l'hégémonie allemande, par conséquent meilleure et plus agréable à habiter que l'Europe actuelle.

Enfin, laissez-moi, Mesdames et Messieurs, vous communiquer notre conviction que la liberté et la sécurité de la Serbie seront garanties seulement si elle persiste dans l'alliance politique, économique, militaire, intellectuelle et morale avec ses Alliés actuels; si elle reste dans la société de vos nations libres et vraiment civilisées. Nous considérons votre nation, mes collègues, comme la première source et le dernier refuge de la Justice, de la Liberté, non seulement pour vous-mêmes, mais aussi pour les autres peuples, pour les petits comme pour les grands.

Nous sommes flattés de nous trouver dans une si noble société, c'est-à-dire dans la meilleure moitié de l'humanité!

Nous sommes très heureux de vous voir combattre sur le front serbe. Les pertes que vous y subissez sont doublement déplorées, car elles nous sont aussi chères qu'à vous-mêmes. Je vois d'ici les femmes serbes, les mères et les filles apporter des fleurs sur les tombeaux de vos braves, tombés loin de leurs familles. Je les vois comme une vision, mais je vous en parle avec certitude, car je les ai vues, nos femmes, enguirlander les tombes des soldats inconnus. Je les ai vues allumer des petits cierges sur les tombeaux même des soldats ennemis, car elles savent bien, nos braves mères, que ces pauvres gars ennemis ne sont pas responsables, qu'ils sont poussés à la mort par leurs souverains, par ces criminels couronnés qui ont assassiné des peuples entiers et continuent d'assassiner des millions et des millions d'êtres humains, toute la fine fleur de l'humanité.

Aidez-nous donc, Messieurs, à reconstituer nos foyers dévastés par le déluge du fer et du feu, à ranimer nos forces vitales épuisées par la tyrannie et les exactions des envahisseurs barbares, à bien élever notre jeunesse, et vous verrez quelle forte barrière vous érigerez ainsi sur la fameuse chaussée de Berlin vers Bagdad, à la jonction de deux barbaries allemande et asiatique. Nous communions déjà maintenant dans la même souffrance et la même espérance. Laissez-nous espérer la communauté des intérêts intellectuels et autres, toute proportion gardée, bien entendu.

L'œuvre réparatrice et bienfaisante que vous allez préparer ne sera jamais oubliée par la Serbie reconnaissante.

VIVE LA FRANCE!

VI. Le peuple serbe aux yeux de nos Alliés.

Les Serbes chez eux

Vers la fin de 1910, l'auteur de ces lignes reçut du Gouvernement mission de rechercher la situation faite en Serbie et en Bulgarie à la langue française, sa place dans les Écoles et dans les programmes, son extension dans le public, ses ressources, ses obstacles. Cette tâche le mit en rapport avec des hommes de tous rangs, et partout il trouva l'accueil le plus empressé. On a pensé qu'il y aurait dans les circonstances présentes intérêt à savoir quelle impression il rapporta de Serbie. L'attention ne se portera jamais trop sur ce pays. Comme la Belgique, il donne le spectacle rare d'un grand peuple dans un petit État, et lui aussi, il a, par son héroïsme, conquis un prestige rival des plus orgueilleux.

I

En pleines Alpes orientales, à 100 kilomètres environ au nord de Trieste, parmi le jaillissement de rivières qui s'élancent en éventail, la Save prend naissance. Bientôt elle traverse dans le sens du sud-est toute la Croatie; puis, après avoir reçu l'Una descendue des Alpes Dinariques, elle se tourne franchement vers l'est jusqu'à son confluent avec le Danube sous les murs de Belgrade. Le fleuve, déjà imposant à Vienne et à Buda-Pesth, grossi ensuite de la Theiss et de la Drave, après Belgrade abandonne la direction nord-sud qu'il suit dans sa traversée de Hongrie, et, comme la Save qu'il prolonge, il se dirige sur l'est. Il se heurte aux ramifications des Alpes de Transylvanie, s'y creuse sur une longueur de 80 kilomètres, entre d'étroites parois souvent à pic, un couloir étranglé et profond; aux Portes de Fer il retrouve la plaine, s'y étale tout au long de la Valachie pour aller se perdre dans la Mer Noire. Save et Danube, à partir de l'Una, sur une largeur variable de 200 à 1.500 mètres, sur une longueur de plus de 1.400 kilomètres, forment une puissante ligne d'eau qui sépare deux mondes, au nord l'Europe centrale, au sud la péninsule Balkanique.

La péninsule presque en entier appartient à trois races: les Turcs, de tout temps les moins nombreux, mais aussi les conquérants, les maîtres jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, depuis lors continuellement refoulés vers Constantinople qu'ils semblent à la veille de perdre; les Grecs qui, après une longue guerre, conquirent en 1829 leur indépendance, avec le concours de la Russie, de l'Angleterre et de la France, la « Triple-Entente » ayant la lettre; les Slaves, les plus nombreux de beaucoup, à leur tour subdivisés en deux branches, Bulgares à l'est, Serbes à l'ouest, les premiers croisés de Mongoles, les seconds moins mélangés, dont les veines pourtant charrient un peu du sang des vieux colons de Rome.

La Serbie proprement dite, celle d'avant le traité de Bucarest, occupe une surface de 48.000 kilomètres carrés; la Morava descendue du Rhodope, est son axe principal; la Save et le Danube forment sa base; la Drina la sépare de la Bosnie. Sa superficie est onze fois moindre que celle de la France; la population atteignait à peine trois millions d'habitants, à peu près, comme on l'a observé, celle de Paris. Toutefois il s'en faut que tous les Serbes soient en Serbie. Celle-ci jusqu'en 1912 n'était qu'un noyau dont tout le pourtour au sud, à l'ouest, au nord-ouest, longeait une large zone que peuplaient des frères de race, restés tous, sauf le Monténégro, sous le joug de l'étranger. Déjà la guerre balkanique, en annexant une partie de la Macédoine, avait ébauché, mais ébauché seulement, l'œuvre de libération. Cinq à six millions de Serbes occupent le territoire qui va du nord de l'Albanie à la Bosnie et à l'Herzégovine, plus loin jusqu'à la Drave en pleine Autriche. Avec la Serbie, c'est un total de 9 à 10 millions de Slaves qui ont même structure ethnique, mêmes origines, même langue. En dehors des États qui les séparent, la religion les distingue. La Serbie pratique le christianisme orthodoxe: la Bosnie est plutôt musulmane, la Croatie et la Slavonie sont catholiques.

Peu d'histoires sont tourmentées à l'égal de la leur. Elle se réduit à trois phases: la première, la plus longue, jusqu'en 1389. C'est l'indépendance, la guerre souvent heureuse avec Byzance, l'empire d'Étienne Douchan; c'est la Serbie triomphante, du Danube et du Vardar à l'Adriatique, maîtresse de Durazzo et de Scutari. La sanglante bataille de Kossovo en 1389 inaugure la seconde période, la plus sombre, la domination musulmane qui durera quatre siècles, traversée d'incessantes révoltes toujours étouffées dans le sang. Les Serbes ne se résignèrent jamais; vaincus, ils restèrent indomptés. La légende de Marko et la tour des crânes de Nisch symbolisent la glorieuse résistance des uns, l'implacable férocité des autres.

Mais déjà à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e, la Turquie plie sous les coups du plus grand homme de guerre de l'Autriche, le prince Eugène, un Français d'origine et d'éducation; elle plie également sous la pression de la Russie; elle recule derrière le Danube et la Save. Ce mouvement de retraite devait, tout au long du XIX^e siècle, se continuer et s'étendre; il commença par Belgrade. En 1804 la révolte éclata sous le commandement de Karageorge, fondateur de dynastie, fondateur d'État. La lutte avec des alternatives et des intermittences dura plus de vingt ans. Un rapport du gouvernement de Belgrade à l'Exposition universelle de Liège en 1905, en rappelle le terme dans des lignes auxquelles les événements actuels donnent une tragique grandeur: « La même année, 1830, où la Belgique obtenait son indépendance, la Serbie devenait une province autonome de l'empire ottoman. »

La province devint royaume; mais la plus grande partie des peuples

de même race fut maintenue sous le joug. En attendant, le jeune royaume s'organisa au prix de longues luttes entre deux forces rivales tour à tour triomphantes ou proscrites, les Karageorge, descendants du premier héros de l'indépendance, et les Obrenovitch, dont le plus grand eut aussi vers 1815 un rôle glorieux. Depuis 1903, la dynastie des Karageorge, dans la personne du roi Pierre, règne sur le pays.

II

Cet État modeste a une capitale elle-même modeste. De Semlin, ville autrichienne de la frontière sur la rive gauche de la Save, le regard embrasse Belgrade bâtie en amphithéâtre sur la rive opposée. Une rampe assez raide mène de la gare à la crête que longe l'avenue principale. Sur celle-ci ou dans son prolongement se dressent les principaux édifices, palais royal, ministères, théâtre, plus loin Palais de Justice, Université; tout au bout à l'est le jardin public d'où la vue plonge par delà le Danube sur le large horizon de Hongrie.

Belgrade compte un peu plus de 90.000 habitants, à peu près Nîmes, Reims ou Angers en France. Le premier coup d'œil reconnaît en elle, à part les tramways électriques, notre savoureuse ville de province d'il y a soixante ans. Les grandes circulations commerciales d'à présent veulent les larges avenues de bois ou de macadam, sillonnées de rails, ouvertes au tourbillon et aux multitudes, tramways, camions, automobiles. Ici au contraire, sur les deux versants, au nord et au sud, les rues dévalent paisibles, contentes de leur vieux pavé cahoteux, où elles secouent gaiement fiacres et voyageurs. Comme autrefois chez nous, le commerce est surtout local, fait d'échanges avec la province. Encore les articles de vente en ville, dans ce pays à l'industrie à peine naissante, sont-ils des articles d'importation. C'est du dehors, principalement d'Allemagne, que la Serbie jusqu'alors les a fait venir. En 1906, l'ensemble des échanges commerciaux s'élevait à 164 millions; sur ce chiffre, 112 millions représentaient le mouvement des affaires avec les pays germaniques.

La grande industrie a façonné la vie fébrile, la production effrénée, l'activité haletante de nos capitales; Belgrade connaît encore la joie du labeur mesuré et la sagesse du repos. Le soir venu amène le spectacle, non pas des usines d'où s'évadent les fourmilières prolétaires, mais du magasin ou du bureau qui se ferme, de la famille ou des amis qui s'abandonnent dans la rue ou sur le boulevard au charme de causer en flânant.

A la nuit les promeneurs rentrent; pas tous cependant. Un certain nombre se rendent dans les cafés; ils y consomment peu; c'est plutôt le plaisir de la conversation, ou le journal, ou encore le concert, qui les attirent. Le Serbe est sobre, curieux des affaires publiques ou des jeux de l'esprit. Manifestement nous ne sommes pas très loin de la Grèce.

B.D.I.C

Le marché est le quartier qui découvre le mieux la physionomie véritable d'une population. Celui de Belgrade se tient sur une large place, à ciel découvert. Les marchands de la campagne y apportent les denrées et les costumes de leur pays. Laitage et fromage se vendent beaucoup, et aussi les fruits. Comme à Marseille, la tomate règne. Parmi les épices, un certain poivre rouge, la Paprica, redoutable à des intestins d'Occidental, jouit d'une faveur incontestée.

Mais les hommes intéressent plus que les produits. La race est grande et belle. Je ne sais pourquoi certains écrivains parlent avec insistance du « petit soldat serbe. » Dans plusieurs cantons, les conscrits donnent une moyenne de 1^m 73 au lieu de 1^m 66 en France. Les tailles de 1^m 80 et au delà ne sont pas rares. La femme a une robuste charpente; les traits du visage ont plus de force que de grâce. La couleur brune domine, et les yeux ont souvent la teinte de châtaigne ardente qui se rencontre en Corse.

Comme dans beaucoup de pays neufs, la toilette est le triomphe des couleurs voyantes; le rouge et le rose s'étaillent souvent sur des fonds bleus. La pièce maîtresse est le tablier brodé, non pas léger et souple comme dans notre midi, mais richement étoffé, d'une trame épaisse et forte : le tablier dans les Balkans c'est un peu un tapis d'Orient sur une jupe. Au corsage on croit voir des rangées de médailles; ce sont en réalité des pièces d'or. En Serbie, et pareillement en Bulgarie, la monnaie, même en temps normal, est l'exception. Les « coupures » de 5 et de 20 francs, que chez nous la guerre a fait naître, sont là-bas d'un usage constant. L'or est le signe par excellence, le plus envié, de la richesse. La jeune fille, désireuse de se faire valoir, étale sur sa poitrine le plus précieux de sa dot.

L'homme a un costume de tous les jours, le même partout, à Belgrade pour les porte-faix ou au Rhodope pour les bergers : au pied le chausson de feutre fixé par des lacets qui croisent sur le mollet; aux jambes la culotte courte et ample, continuée par des molletières; au corps un veston-gilet; par-dessus, la pièce la plus curieuse de l'accoutrement, un plastron double qui abrite la poitrine et le dos, en peau de mouton avec la laine à l'intérieur, véritable cuirasse contre le froid, contre la pluie, mais non pas, à ce qu'il m'a semblé, contre le soleil. La tête se recouvre du bonnet fourré qui, avec des modalités variables, reste, des bords de l'Adriatique au fond de l'Oural, le type immuable de coiffure.

En France, pays de vieille civilisation, des divergences profondes de manières et de goûts séparent le parisien du paysan. Pour celui-ci la capitale est un monde étrange où lui-même se sent étranger. Ce contraste ne s'observe pas en Serbie; dans la capitale aussi bien qu'à travers champs, sous sa tenue indigène, le Serbe se sent chez lui. Sur le boulevard il promène son allure aisée, sans cet air de surprise défiante qui s'observe ailleurs. Il tient la tête haute, le regard droit,

l'abord facile, sans affectation, sans raideur. Dans sa pensée le costume européen est celui des étrangers, Allemands, Grecs ou Juifs, qui résident; ou encore, parmi ses compatriotes, de ceux à qui leur profession en fait une nécessité; mais cette nécessité est un peu une déchéance. Le rural se sent l'égal du citadin, le citadin ne se sent pas d'une autre essence que le rural. Une même atmosphère morale les baigne et les anime.

Pas davantage on ne surprendrait cette sourde hostilité qui ailleurs excite le commerçant ou le cultivateur contre le fonctionnaire. Tout au contraire, dans cette société jeune où tant de choses attendent de se créer, on comprend son utilité, on reconnaît sa raison d'être. Le professeur en particulier possède la confiance et l'estime; souvent il occupe le pouvoir, et il est peu de ministères où il n'ait sa place. Dans ce pays de vie à bon marché, le corps enseignant a une situation décente : l'instituteur part de 800 francs et va à 3.000, sans compter les indemnités. Le professeur de gymnase débute à 2.400 et finit à 6.000; il commence comme chez nous le professeur de collège, il finit comme le professeur de lycée. Enfin la retraite est égale au traitement des dernières années.

L'instruction est obligatoire et gratuite dans l'enseignement primaire, presque gratuite dans l'enseignement secondaire. Nos tarifs scolaires, variables de 60 à 300 francs, là-bas sont inconnus. En Serbie, en Bulgarie aussi, ils se réduisent uniformément à 20 francs. Le régime de vie est l'externat; les élèves du dehors prennent pension dans les familles.

L'enseignement supérieur, fondé en 1838 sous le nom de Haute École, fut en 1905 converti en Université. Il a eu des progrès rapides : les étudiants, au nombre de 400 en 1900, passent à 800 en 1906, à 1.100 en 1911. La distribution des Facultés est d'inspiration germanique; la Faculté de philosophie englobe Sciences et Lettres. Une autre, la Faculté technique, prépare les « ingénieurs de communications, » les « architectes, » les « constructeurs de machines » qui en France se forment dans des écoles spéciales et fermées et déjà dans nos Instituts d'Université.

À la Faculté de philosophie, la Serbie et son histoire occupent une place souveraine. Les études qui correspondent à notre licence se répartissent en groupes de trois sections, 5 à la Faculté des sciences, 10 à la Faculté des lettres. Par exemple le groupe VII a la composition suivante :

- 1^o Grammaire comparée, langues slaves, serbe;
- 2^o Principes de linguistique générale;
- 3^o Au choix : russe, grec ou latin.

GROUPE XII :

- 1^o Histoire du peuple serbe;
- 2^o Histoire universelle et bizantologie;

3^o Histoire de la langue serbe.

GROUPE XIII :

- 1^o Histoire universelle;
- 2^o Littérature comparée et histoire de l'art;
- 3^o Histoire du peuple serbe, ou ethnographie.

Présente partout dans les études, au premier plan comme au second, la Serbie, d'une puissance égale et constante, domine la pensée, gonfle le cœur de ses enfants. Elle le fait sans jactance, sans raideur, sans mépris. Elle ne semble pas s'entendre à la haine; elle se plaît à l'aisance et au sourire. La gaieté est naturelle au Serbe; elle ne se confond pas avec l'exubérance sonore de notre midi; elle exprime plutôt une harmonie intérieure des sentiments. Ailleurs des tendances héréditaires et discordantes se contrarient et se heurtent; en Serbie l'idéal de l'individu et l'idéal de la cité se complètent en une solidarité organique. Aussi les rapports sociaux sont-ils à tous les degrés empreints de cordialité et de bonne humeur. Maîtres et étudiants, commerçants, ouvriers, ont leurs partis, leurs luttes, qui ne menacent jamais l'identité foncière des aspirations ni la joie de se sentir en communauté essentielle d'ambitions et d'espoirs. Accueillants les uns aux autres, ils le sont pareillement aux étrangers. La Bulgarie, plus orgueilleuse est plus soupçonneuse aussi. Vers 1908, la France avait, au prix de longs efforts, installé deux maîtres à l'Université de Sofia, ils ne purent s'y maintenir. A Belgrade au contraire, depuis plusieurs années, il y a un lecteur anglais, un lecteur français. Le nôtre, jeune homme très distingué, M. Gravier, auteur d'articles remarqués dans la *Revue de Paris* sur les problèmes balkaniques, a entretenu, affermi, développé, au milieu de sympathies unanimes, avec un succès chaque jour grandissant, le goût de notre langue.

Belgrade est une grande famille. Le Serbe de toute condition se sent partout chez lui, dans une antichambre de palais comme dans un magasin de négociant. Et les puissants ne font rien pour refouler ce sentiment. O candeur des pays jeunes! N'ai-je pas vu dans les Balkans des ministères sans huissiers, des ministres qui ouvrent eux-mêmes leurs portes! Cette atmosphère de fraternelle démocratie, dominante en temps de paix, se retrouve aux heures graves. En décembre 1914, sur les hauteurs de Roudnick, alors que, la bataille à peine commencée, la nation semblait à la veille de succomber, le vieux roi Pierre, couvert de rhumatismes, vint prendre place familièrement au milieu de ses soldats. En tous se réveillaient les âmes sœurs, compagnes ardentes et fières, qui furent celles des ancêtres dans les luttes déjà lointaines de la première indépendance. De la même manière jadis les Thermopyles entendirent le sublime tutoiement des Spartiates et de leur roi Léonidas.

(A suivre).

L. GÉRARD-VARET,
Recteur de l'Académie de Rennes.

HAUT LES CŒURS

Dois-je m'excuser d'accepter l'hospitalité dans le premier numéro de cette revue? Elle m'a été offerte si instamment que j'aurais sans doute mauvaise grâce à décliner l'invitation. Je n'ai cependant pour m'adresser à la jeunesse Serbe d'autre titre que mon admiration sans bornes pour la Serbie et mon ardente sympathie pour ses fils.

C'est par une froide nuit de février dernier que quelques-uns d'entre eux, au nombre de 25, sous la conduite de leur distingué professeur, M. Iconitch, le fondateur de cette revue, ont fait leur entrée à Vitré.

Je les vois encore, à leur sortie du train, tout grelottants de froid, sous leurs pauvres vêtements, avec des mines où ne se lisaient que trop les longues souffrances et les privations endurées.

Ce jour-là, j'ai compris tout ce que l'exil comporte de tortures physiques et morales. Ce jour-là aussi, m'est apparue, dans sa brutale réalité, l'horrible vision de l'invasion d'un peuple par des hordes sauvages, de la fuite précipitée par monts et par vaux de la partie valide de sa population, de l'adieu rapide des exilés à ces choses partout sacrées qui s'appellent : la Patrie, le Foyer, la Famille, les Amis.

Si de longtemps la Serbie ne s'était imposée à l'admiration du monde par les hauts faits de ses fils, par tout son passé d'héroïsme et de gloire, elle nous fut devvenue plus chère encore par les malheurs immérités qui se sont abattus sur elle. Pour les bien comprendre, il faut avoir été le témoin des misères et des douleurs de ce peuple errant à travers les pays amis, en quête d'un lieu pour y abriter sa tête. Qui les a vues s'en souvient à jamais et se fait le serment de ne les jamais oublier.

Jeunes gens qui, à l'aurore de la vie, à l'heure où elle s'annonce pleine de promesses et d'espérances, avez dû fuir votre patrie pour éviter de devenir la proie convoitée de ses envahisseurs, vous avez, je le conçois, quelque peine à perdre la mémoire des heures lugubres que vous venez de vivre, à détacher vos pensées du souvenir de cette fuite éperdue de tout un peuple à travers les montagnes neigeuses de l'Albanie, de la traversée mouvementée et des événements qui l'ont suivie, jusqu'à l'instant cent fois béni où a brillé au-dessus de vos têtes le beau ciel de France.

De toutes ces souffrances virilement acceptées, vos mâles et fiers visages portent encore la rude empreinte, et il semble qu'elle leur ait imprimé une sorte de maturité précoce qui a fait de vous des hommes avant l'heure marquée par le temps.

Jeunes gens, vieillis avant l'âge par l'adversité, écoutez le conseil d'un vieil ami, gardez-vous de vous laisser abattre par elle. Les nuages qui ont si longtemps obscurci l'horizon se dissipent peu à peu, le ciel se fait plus clair, l'atmosphère plus douce, la puissante voix des canons alliés domine chaque jour davantage la voix des canons ennemis, de la Somme et de la Meuse aux rives lointaines du Vardar, et l'heure va

bientôt sonner où il vous sera donné l'immense joie de rentrer en triomphateurs, le front haut et fier, dans votre noble Patrie.

Haut les coeurs! Il ne doit plus y avoir désormais place à la désespérance dans des âmes fortement trempées comme les vôtres à l'école du malheur. Du passé vous ne devez retenir que les grands enseignements qui s'en dégagent, que les sublimes leçons d'énergie et de courage qui vous viennent de vos aînés, toutes chaudes encore du sacrifice qu'ils ont fait si généreusement de leur vie pour la plus juste et la plus sainte des causes.

Le moment est venu de tourner vos regards vers l'avenir et de vous souvenir que la Patrie Serbe, toujours debout, toujours vibrante, plus belle encore peut-être dans le malheur qu'elle ne le fut dans la joie, a mis en vous ses suprêmes espérances. De pressants devoirs vous y attendent. Il n'est point trop tôt de vous préparer à leur accomplissement dans le calme dont vous jouissez en France et avec l'esprit réfléchi qui est le vôtre. La France, votre seconde patrie, dans les mauvais comme dans les bons jours, se penche avec tendresse sur vous. Elle connaît vos souffrances, et son large cœur veille jalousement sur vous à toute heure, parce que vous représentez dans le monde l'honneur, la liberté et l'indépendance. Dites-vous bien que, dans une Europe nouvelle, libérée pour toujours de la tyrannie teutonne, l'avenir appartiendra plus que jamais aux races fortes, instruites, laborieuses, vaillantes. Enfants, par occasion et pour un temps, de la France, qui vous chérit à l'égal de ses propres fils, en quelque lieu que vous soyez, gardez une confiance inébranlable dans la restauration intégrale de votre patrie, ayez foi dans ses destinées immortelles, et restez dignes de son glorieux passé.

G. GARREAU,
Maire de Vitré, ancien Sénateur.

VII. Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Jean Skerlitch

1876-1914

La mort de Jean Skerlitch a montré combien on a besoin d'une large perspective pour donner les lignes justes aux valeurs humaines. A la perte incontestable de l'Université, de la science, de la littérature, de la démocratie, et — autant que les divisions de notre vie publique en convenaient — à une perte pour le pays entier, des échos émus venus des coins les plus éloignés de la Yougoslavie, des petits villages de l'Istrie et des îlots de l'Adriatique, ont donné le caractère d'un événement national.

Cependant, huit semaines plus tard, au mois d'août 1914, à Nich, on se souvenait à peine de cet événement. La tempête toujours croissante des émotions avait effacé pour le moment les souvenirs d'hier comme elle étouffait les impressions du jour. Le nom de Jean Skerlitch sombra dans la foule de ceux qui se perdaient dans la mémoire du lecteur des communiqués relatant les batailles sanglantes de Matchkov Kamen, de Lig, de Kosmaï ou de Belgrade. Une nouvelle épreuve, terrible entre



toutes, comme celle qui nous attendait en Albanie, effaça encore une fois tout : les noms et les événements.

Ce n'est qu'hospitalisés sur la terre étrangère, que nous avons trouvé le recueillement et la réflexion nécessaire à une saine appréciation

de tout ce que nous avons laissé derrière nous et de tout ce dont nous disposons encore.

C'est surtout aujourd'hui qu'on fait cette constatation : — Il nous manque Jean Skerlitch.

Que de fois, à propos de combien de questions, des affaires d'aujourd'hui ou de celles de demain, ne répétons-nous pas les mêmes mots : — Il nous manque Jean Skerlitch.

C'est ainsi que pour la deuxième fois, un plébiscite, autrement triste que celui du jour de la mort de Jean Skerlitch, consacra le caractère national de cet événement.

**

En quoi consiste cet intérêt si unanimement manifesté ? Il y avait dans la science des autorités plus consacrées, dans la littérature des talents plus populaires, et dans la vie publique des personnalités moins discutées. Il ne resterait alors qu'à attribuer l'explication du fait à un de ces avantages complexes et impondérables qui, dans un type national, incarnent les traits essentiels d'une race et d'une époque.

Il s'agit, en vérité, d'un type si essentiellement national qu'on ne peut le bien juger sans le rattacher à son ascendance.

Le père de Jean Skerlitch, fils d'un paysan de Yasenitsa, était un vrai spécimen de cette pure et noble race serbe de Choumadia, la plus souple et la plus résistante, la plus ouverte aux idées et en même temps la plus obstinée dans la profession de sa foi et dans la lutte pour la faire triompher. C'est dans toute notre histoire, de la révolution de 1804 jusqu'aux combats actuels sur les fronts macédoniens, que les soldats de Choumadia se trouvent toujours les premiers sur la brèche. Elles ont fait leur chemin les idées des paysans de Choumadia à travers tout un siècle de luttes intérieures et de guerres extérieures, évoluant toujours, devenant toujours plus larges et plus avancées, mais toujours farouchement opiniâtres dans la foi de ces infatigables combattants pour la liberté des citoyens, pour l'indépendance du pays, et pour l'union de la race yougoslave tout entière.

Le vieux Miloch Skerlitch était un de ces fanatiques lutteurs de l'époque des querelles dynastiques. Je le vois encore aujourd'hui, tout blanc, avec sa stature de géant voûté par l'âge et par les malheurs, seul dans un monde qui a évolué, tandis qu'il restait jusqu'au dernier souffle le vieux Chouan dynastique de Yasenitsa.

Lorsque son fils rentra de Lausanne à Belgrade, en juillet 1901, une des premières questions du vieux fut :

— Et lui, tu l'as vu ?

« Lui », c'était le prince prétendant, Pierre Karageorgevitch, qui vivait alors à Genève. Le fils ne l'avait pas vu ; il n'avait même pas compris la question qu'il fallut lui répéter plus explicitement. Jean Skerlitch qui plus tard se tint toujours à l'écart de la Cour, rendait

en toute occasion hommage au grand souverain, patriote vénéré, gardien fidèle de la constitution et ami de la liberté. Il possérait cette même ardeur dans la foi en ses idées, seulement de père en fils elles ont fait leur chemin ces idées, comme celle des soldats de Choumadia depuis 1804 à 1916. Le fils croyait seulement aux idées, et aux hommes autant que ceux-ci les professaient et leurs restaient fidèles.

Très lettré, versé dans la philosophie et la sociologie, fait aux idées les plus avancées, orateur, publiciste et critique littéraire à vingt ans, Jean Skerlitch, ayant d'avoir obtenu le grade de licencié ès lettres de la faculté de Belgrade, jouait déjà un rôle dans la vie publique, par ses études d'abord à Lausanne, où il présenta sa thèse de doctorat (*Opinion publique en France d'après la presse romantique de 1830-1848*), puis à Paris; il ajouta à sa haute culture générale l'érudition et la méthode de l'historien et du critique littéraire. Rentré en 1902 en Serbie, il y prit bien vite l'une après l'autre, partout, les premières places. A l'Université il commença par l'enseignement de la langue et de la littérature françaises, pour occuper ensuite la chaire de littérature serbe; il devint en même temps un des maîtres de la critique littéraire et le rédacteur en chef de la grande revue littéraire « *Srpski Kgnjevni Glasnik*. » Ses études sur l'histoire de la littérature serbe l'introduisirent à l'Académie des Sciences et des Arts. Dans la vie publique il brillait par ses articles dans les journaux démocratiques: *le Dnevni List* et *l'Odyek*, par ses conférences dans les assemblées publiques, par ses discours à la Chambre des députés. Il trouvait du temps pour se faire un des plus méritants pionniers dans la propagande de la civilisation française en Serbie, pour participer au travail du comité de la société littéraire française à Belgrade, dont il resta jusqu'au dernier jour un des membres les plus actifs.

Enfin et surtout il convient de mentionner son action infatigable à « Ligue Culturale Serbe, » à la fondation des salles de lecture dans les provinces, de l'Université populaire, et à toutes les organisations de la jeunesse yougoslave de Zagreb, de Sarajevo, de Prague, de Vienne, de Novi Sad, où il prodiguait ses conférences d'apôtre le plus écouté de l'idée yougoslave.

Cette prodigieuse activité procédait d'une force vitale sans égale et d'un besoin d'action inassouvi. Les générations évoluent, mais elles ne font pas de bonds. Jean Skerlitch a hérité de l'âme révoltée de son père, le vieux Choumadien. Son idéal fut plus élevé, sa vue des choses plus large, mais cet apôtre d'une croyance nouvelle garda toujours une passion farouche pour ses idées.

C'est cette foi ennoblie mais toujours opiniâtrement sectaire, accentuée par un tempérament passionné, qui a inspiré les meilleures des œuvres de Jean Skerlitch.

Cette grande passion de l'historien de la littérature serbe pour les

idées et les hommes, lui a fait comprendre et ressusciter les grandes époques de l'évolution serbe des siècles derniers. L'historien Skerlitch a vécu presque lui-même toutes les époques qu'il a étudiées. Il se peut qu'il mettait quelquefois trop de soi-même, mais il est certain qu'il leur donnait une idée et une vie saisissante. C'est cette inspiration passionnée qui a déterminé sa préférence pour les époques mouvementées et pour les hommes aux idées fortes. On lui doit de beaux livres sur la « Jeunesse serbe et sa littérature » (époque romantique), les grandes études de biographie sur le moraliste, — rationaliste serbe, Dositey Obradovitch, sur le grand apôtre de la démocratie serbe, Svetozar Markovitch. Cette passion lui faisait comprendre et presque aimer les idées même de l'ultra-nationaliste croate Startchevitch et de l'orateur de la chaire Nicolay Velimirovitch. Car il comprenait les idées les plus adverses plutôt que l'indifférence des dilettantes dans la vie, dans la politique, comme dans l'art. Il rendit hommage à tout effort d'idée et préférait la lutte à l'opportunisme, craignant toujours moins les dangers de l'erreur que ceux de l'apathie.

Etait-ce étonnant que l'homme dont le cœur battait à toute page d'histoire qu'il écrivait, possédât la même intuition hautement inspirée pour saisir l'histoire dont il était témoin. Il comprenait les tendances de sa génération, la foi en leur réalisation et mettait à leur service une prodigieuse activité. C'est pour cela que dans la grande page d'histoire yougoslave qui s'achève aujourd'hui, les yeux de tous se tournent vers le portrait de celui qui fut son apôtre le plus fidèle et le plus méritant.

**

Si les générations ne font pas de bonds, elles évoluent toujours. Celle de Jean Skerlitch même profitera encore des expériences si chèrement payées au cours de ces années historiques. Quant à l'autre, celle des auditeurs de Skerlitch ou de ceux qui se préparaient à l'être, elle aura l'avantage de monter encore plus haut. Elle sera heureuse de vivre et de travailler dans des conditions meilleures et elle sera épargnée du gaspillage de ses forces et de ses talents dans des luttes dont les objets, espérons-le, n'existeront plus. Les nouvelles générations ne pourront quand même se passer de la leçon que leur lègue Jean Skerlitch : « **Rehausser et ennobrir sans cesse les idées, les professer toujours avec une foi de sectaire, faire tous les efforts, travailler constamment et infatigablement pour leur réalisation.** »

Cette infatigabilité, voilà encore une leçon suprême. Doué de tant de talents, Jean Skerlitch était en même temps un travailleur sans pareil.

C'était aussi chez lui une sorte d'action et de lutte qu'on ne pourrait jamais assez recommander à la jeunesse serbe d'aujourd'hui, qui est

invitée à combler les vides qui ont été faits dans nos rangs, si peu serrés pourtant.

Genève.

Milan GROL.

VIII. De la vie scolaire de notre jeunesse.

Les élèves serbes au Collège de Vitré

Par une sombre nuit de février dernier, du train venant de Paris, descendait, à la gare de Vitré, un groupe de voyageurs étranges, grands jeunes gens harassés de fatigue, tremblants de froid sous les haillons d'un costume oriental. Et devant eux toutes les têtes se découvraient, des mains amies se tendaient pour les recevoir, et la foule massée sur les quais et sur la place voisine leur faisait une ovation. On criait : Vive la Serbie !



C'étaient, en effet, vingt-cinq élèves serbes, accompagnés de leur professeur, qui venaient chercher refuge au Collège de la ville. Dans leurs corps épuisés par les privations et les souffrances de toutes sortes, leur âme jeune et forte vivait et vibrait de joie devant l'accueil qui leur était fait : tels des naufragés frémirent au milieu de leurs sauveteurs. Leurs yeux, pourtant lourds de sommeil, regardaient de côté et d'autre et contemplaient avec émotion ces groupes d'inconnus qui les attendaient et chez qui ils devinaient une très réelle sympathie. Le Maire de la ville, en termes chaleureux, leur souhaitait la bienvenue;

ils étaient présentés aux autorités; leurs camarades français s'approchaient d'eux et les débarrassaient de leurs maigres bagages. Ils se sentaient tout de suite enfants de Vitré : ils avaient retrouvé un foyer et une grande famille.

Leurs coeurs battaient plus violemment et leurs poitrines aspiraient avec délices l'air frais de Bretagne et — surtout — cette sympathie qui leur était témoignée. Ils n'eussent pu, alors, traduire leurs sentiments dans la langue de leurs bienfaiteurs. Mais leur émotion disait leur gratitude. Qui eût vu dans leur âme y aurait lu ceci : « Nous venons près de vous passer les heures de notre exil.... Vos aimables visages et vos paroles pleines de bonté nous réconforcent et nous rassènèrent.... Vitré est bien le port après lequel nous soupirions. Peut-être, pourrons-nous y refaire nos santés et renaitre à l'espoir? En tout cas, soyez bénis pour vous être montrés secourables! » Mais encore une fois, ils étaient impuissants à s'exprimer et en fait de discours, pour répondre à l'allocution du Maire et à l'ovation de la foule, ils ne surent que pousser un cri, mais qui retentit bien haut dans la nuit calme : Vive la France!

Puis, derrière les autorités, mêlés à leurs futurs condisciples, et suivis de la foule qui faisait cortège, le groupe quitta la gare et, par les rues de la ville endormie, gagna le Collège, terme du terrible exode!

Il y trouva une installation très confortable. On avait aménagé un étage pour recevoir ces jeunes gens qui eurent leur salle d'études au bout d'un vaste dortoir. Le lendemain même de leur arrivée, la Municipalité refaisait leur garde-robe et bientôt après chacun était doté d'un uniforme très seyant, rappelant notre costume national. Rien ne fut ménagé pour donner satisfaction aux légitimes besoins de ces jeunes gens et aussi pour les distraire et leur faire oublier leurs souffrances. Deux très jolis concerts furent même organisés en leur honneur par les sociétés locales.

La sollicitude toute paternelle que leur grand bienfaiteur M. G. Garreau, le distingué maire de Vitré, leur avait témoignée dès le jour de leur arrivée ne se démentit jamais pendant les six mois qu'ils passèrent au Collège, non plus que la sympathie et les bons soins du docteur Rossignol. Ils se souviendront toujours des bienfaits de ces Messieurs et de l'amabilité qu'ont eue pour eux leurs camarades français et quelques protecteurs comme MM. Dodard des Loges et Billon.

Après un repos de quelques jours, le travail commença. M. Lecribier avait été chargé de leur apprendre le français. Il s'y employa avec un grand dévouement et à la fin de l'année scolaire tous les élèves étaient en possession des éléments de la langue et capables de s'exprimer et d'écrire en français.

Le 10 juillet, sur un ordre de la légation, 18 de ces jeunes gens

étaient mis en route pour Voreppe, dans l'Isère, et gagnaient le gymnase serbe récemment fondé.

Les autres élèves ont passé ici des vacances très agréables. Ils iront bientôt rejoindre leurs camarades.

Les uns et les autres, garderont, j'en suis sûr, un excellent souvenir de leur séjour à Vitré.

R.

IX. L'odyssée serbe.

Sur le chemin de l'exil

I.

L'exode est commencé.... Fuyant devant les hordes qui, malgré l'héroïsme de nos soldats, piétinent le sol de la Patrie, les populations affluent de toutes parts vers Kraljevo. Les trains venant du nord se succèdent sans cesse et déversent sur les quais de la gare un flot d'émigrants : vieillards désespérés, femmes angoissées, enfants dont le visage reflète déjà la fatigue et la faim !

Voici un nouveau convoi. La locomotive qui le remorque s'avance lentement, comme à regret. Un coup de sifflet, et l'énorme masse du train s'immobilise. Les portières des wagons s'ouvrent et, dans un brouhaha indescriptible, la foule des exilés descend et s'engouffre dans la gare. Il n'est point permis en effet de séjournier sur les quais où sont rangées des piles de caisses de munitions que gardent de vieux soldats.

Un jeune homme, boutonné dans un pardessus jaune et coiffé d'une casquette grise qui couvre ses longs cheveux noirs, posa un instant à terre le petit bagage qu'il tenait à la main et se prit à soupirer. Il jeta un regard attristé sur le troupeau qui se pressait aux portes de la gare ; ses yeux gris cherchaient quelqu'un dans cette foule houleuse. Ne voyant pas paraître la figure amie qu'il escomptait trouver, il reprit son sac de voyage et s'avança vers un employé pour lui demander un renseignement. Il voulait très probablement aller plus loin car à l'encontre des autres voyageurs il ne sortit pas de la gare. Pour dissiper l'ennui qui se lisait sur son grave visage, il s'approcha des caisses devant lesquelles un vétéran en armes marchait de long en large à pas pesants, tirant de lentes bouffées d'une pipe qu'il avait à la bouche. Le curieux put déchiffrer l'étiquette qui ornait chaque caisse ; il lut le mot : « explosifs. » Mais le soldat, fidèle à sa consigne, lui enjoignit de s'éloigner : « Il est défendu de se tenir ici. Au large ! » dit-il d'une voix qui n'admettait pas de réplique. Le jeune homme s'inclina devant cet ordre dicté par le devoir et se reculant de quelques pas, de nouveau il mit bas son bagage et patiemment

il attendit. Un autre train était déjà signalé : les employés portant des drapeaux rouges et verts passaient silencieusement à travers les rails enchevêtrés de la voie. Un coup de sifflet se fit entendre et le train apparut. C'était un convoi militaire. Il avançait doucement. Les fourgons de tête étaient remplis de munitions, puis venaient des wagons découverts portant des canons ; enfin, dans les voitures de queue, se pressaient des soldats que l'état-major envoyait plus loin préparer des positions de repli.

Sur le visage de ces hommes, pourtant aguerris par trois années de luttes, se lisait une anxiété poignante. Ainsi, les soldats partageaient toutes les craintes des non-combattants. Leur héroïsme ne pouvait rien contre les canons monstrueux que les Austro-Allemands poussaient devant eux. La rage au cœur et la mort dans l'âme les vainqueurs des Turcs, des Bulgares et des Autrichiens devaient reculer devant les machines de Krupp. Quelle affreuse douleur ! Pourtant, ils n'étaient pas domptés ces braves ; et pas un ne songeait à déserter le devoir. Ils laissaient derrière eux leurs femmes, leurs fiancées, leurs mères, leurs enfants, tout ce qu'ils avaient de cher au monde, et ils allaient sans hésiter où la Patrie les appelaient. Beaucoup d'entre eux connaissaient Kraljevo, quelques-uns peut-être y avaient leurs familles : ils passèrent tristement mais sans une défaillance. Perdant de vue la gare, ils levèrent leurs fronts vers le ciel bleu des Balkans où brillait le soleil d'octobre. Voulaient-ils, une dernière fois, se baigner dans la pure lumière des sommets avant d'aller.... à la mort ! Priaient-ils ?

Le jeune homme, qui épiait tous leurs gestes, admirait sans comprendre. Il était en proie à une forte émotion et ses lèvres tremblaient malgré lui. Il avait communiqué avec ces vaillants dans l'angoisse patriotique et, n'espérant plus rien, il sortit de la gare et pénétra dans la ville.

Kraljevo était encore intacte à ce moment. Le visiteur reconnaissait toutes ces maisons blanches qui ouvraient sur la rue leurs petites fenêtres, mais il ne respirait plus le même air qu'autrefois. Au calme avait succédé la fièvre des jours tragiques. Tout le monde était sens dessus dessous. On savait que les événements se précipitaient. Dans le drame qui agitait l'Europe et risquait de la faire sombrer tout entière, l'épisode Serbe se jouait à cette heure et c'était le sort de la Patrie qui était en jeu. L'offensive allemande semblait irrésistible et voilà qu'elle se doublait de la trahison bulgare. Aussi quel émoi dans cette population de Kraljevo naguère si placide ! Qu'allait-on devenir ? Quel parti adopter ? Allait-on fuir en abandonnant tout ? Resterait-on pour subir un joug infâme ? Cruelle alternative : la misère et peut-être la mort ou le servage sous des maîtres honnus ? Et si l'on fuyait où irait-on ? Comment ces chérubins qui se pressaient contre les genoux des mères supporteraient-ils les fatigues de l'exode, les privations qui les attendaient ? Et tous les hommes partis ! Et pas d'ordres ! Les

autorités, affolées par l'imminence du danger, ne savaient quelle décision prendre, quel conseil donner!

Dans la rue, les gens couraient en tous sens, allant aux renseignements ou revenant de régler quelques affaires pressantes. C'était l'agitation d'un naufrage. Et sur tous les visages se lisait la même pensée cruelle. Dans les yeux de tous, l'horreur avait pris place. Quelle vision terrible! Des automobiles traversaient la ville à une allure vertigineuse; on distinguait vaguement les silhouettes de graves officiers supérieurs et tout de suite la vision se perdait dans un nuage de poussière en même temps qu'on respirait une acre odeur de benzine. Des camions passaient, lourdement chargés de munitions et d'engins de guerre. Et puis, c'était la cohue des véhicules de toutes sortes, trainés par des bœufs ou de maigres chevaux que l'autorité militaire n'avait pas cru pouvoir utiliser. Ces voitures s'accrochaient, les conducteurs juraient, les coups pleuvaient sur les pauvres animaux qui n'en pouvaient mais. Qu'était-ce donc que cette caravane? Hélas! celle des évacués de la région nord qui fuyaient devant l'invasion. Ils avaient précipitamment entassé sur des charrettes quelques meubles, quelques provisions et les souvenirs les plus précieux, les icônes de leurs foyers, et ils allaient droit devant eux, ils ne savaient où, ils avaient compté tout d'abord que Kraljevo leur offrirait un asile sûr et ils y étaient accourus par milliers. Ils y étouffaient littéralement. Ils avaient pris d'assaut toutes les auberges, tous les appartements libres et dans certaines chambres on eût pu compter quinze, voire vingt de ces malheureux dormant pêle-mêle à même le plancher, et ceux-là qui avaient un toit étaient encore des privilégiés. Combien, en effet, restaient dans la rue, exposés au froid et à la pluie, dormant n'importe où, sous l'auvent d'une porte, ou appuyés contre une borne, quand ce n'était pas au milieu de la chaussée ou dans le ruisseau. Quel terrible spectacle que celui de ces mères écrasées de fatigue, qui se sont accroupies contre quelque façade et somnolent fiévreusement en tenant serrés contre elles leurs nouveaux-nés, pendant que leurs enfants plus âgés dorment sur la pierre à quelque distance! Et hier encore, l'humanitarisme était de mode! Dans toute l'Europe, on se plaisait à chanter la pitié! On eût dit d'une société idéale où le mal n'était plus possible. Ah! le mensonge de la civilisation! En plein vingtième siècle, au centre de la vieille Europe policée, faut-il voir ces êtres sans défense, ces femmes, ces enfants écrasés sur le pavé d'une ville et dormant, l'estomac creux et le cerveau vide, sous le regard des étoiles? Et on parle de culture! Et on vante la savante organisation des États! Ne serait-ce point plutôt que l'humanité est retournée, par l'orgueil et par le vice, à la sauvagerie et au désordre des premiers âges. Dieu se voilerait la face devant les crimes de la terre.....

Les boulangeries qui, par ordre tous ces temps derniers, ont

travaillé nuit et jour pour la troupe sont dans l'impossibilité de fournir le pain réclamé par cette armée de fugitifs. D'ailleurs la farine se fait rare et suffirait à peine aux besoins de la population indigène. Le spectre de la famine se dresse petit à petit, épouvantant les autorités. Les denrées de première nécessité ont pris tout-à-coup une valeur exorbitante. Plus de monnaie d'ailleurs en circulation. L'argent se terre, il se cache au fond des bourses, dans les trous des murs, et jusque sous les planchers. Et la spéculation, qui ne perd jamais ses droits, joue avec le malheur de tous. En quelques jours, les billets de banque tombent à vil prix, pendant que l'or double et triple de valeur. C'est la ruine publique pour le profit de quelques agioleurs sans entrailles et sans patriotisme. Tout le monde est consterné. Un sombre découragement s'est emparé de cette population pourtant si vaillante; tous les fronts sont inclinés vers la terre comme pour lui demander d'ensevelir tout de suite les corps des désespérés....

Rejoignons le jeune voyageur que nous avons vu arriver et qui, après avoir longtemps attendu sur les quais de la gare, s'est enfin décidé à sortir et à pénétré dans la ville. Nous le retrouvons causant à un autre jeune homme également mis. Que se disent-ils? Approchons nous d'eux; voici le dialogue que nous surprendrons :

Et le gouvernement? — Il se trouve ici. On dit confidentiellement que le prince héritier arrivera aujourd'hui. Le roi a quitté Krouchavatz. — Ces paroles furent suivies d'un silence poignant. — Nous en sommes là! reprit le voyageur, et dans son âme attristée se peignit tout-à-coup l'image de la Patrie mutilée. Il vit toute la région du nord envahie, les villes brûlées, les populations en fuite et aucun espoir de secours.... Il lui sembla que la terre se dérobait sous ses pieds et qu'il était plongé dans un abîme sans fin. Sous un ciel implacable le gouffre se creusait où il allait s'engloutir avec la nation serbe toute entière....

Son jeune âge, — il porte à peine 17 ans, — et l'horreur de la situation expliquent la défaillance qu'il éprouve momentanément. Hier encore, il était sur les bancs du gymnase, il étudiait avec ardeur; son esprit, avide de science, était ouvert à tous les enseignements; mais ce qui l'attrait particulièrement, c'était la sociologie et ces problèmes du travail et du bonheur des masses. Il avait cru que l'humanité était en voie de s'assagir et de s'organiser conformément à la justice et à la raison. Et voilà qu'un vent de folie balayait le droit et faisait sombrer la plus haute civilisation qu'on ait vue dans le carnage d'une guerre démoniaque. Son beau rêve se traduisait en un cauchemar terrifiant. Et il souffrait dans son cœur, non seulement parce que l'avenir lui paraissait angoissant, mais parce qu'il avait été cruellement trompé. Mais il dompta son émotion et s'adressant à son compagnon, il dit : Que va-t-on faire? Et sa voix avait recouvré son calme, pendant que ses yeux suivaient une scène touchante qui se déroulait tout près d'eux. Un père faisait ses adieux à sa famille.

Comme tous les hommes valides en état de porter les armes celui-là quittait d'ordre son foyer pour rejoindre à l'arrière quelque formation nouvelle. Et à la pensée d'abandonner les siens dans une telle conjecture, de les laisser seuls parmi des dangers de toutes sortes, son cœur se fendait malgré lui et des larmes amères inondaient son rude visage. Ce n'était pas le premier adieu de ce genre que le jeune homme surprenait, n'empêche qu'il en fut bouleversé.

A la question qu'il avait posée son partenaire répondit : « On ne sait à quoi se décider. Les communiqués officiels annoncent que tout va bien, mais personne n'y ajoute plus foi. J'ai appris que les Autrichiens ne cessaient d'avancer; ils sont à moins de 20 kilomètres d'ici et nous ne sommes pas en mesure d'enrayer leur marche. Notre retraite continue toujours. Où s'arrêtera-t-elle? Nul, probablement, ne le sait. » Ces renseignements étaient communiqués d'une voix blanche qui sentait le reproche. Notre voyageur en fut choqué. Il savait l'héroïsme du roi, du prince et de l'armée et il ne pouvait entendre une parole qui semblait mettre en doute le courage des soldats et l'habileté des chefs. Si on reculait, c'est qu'on ne pouvait faire autrement. La manœuvre qui se dessinait devait avoir un but et s'adressant de nouveau à son compagnon qui, appuyé à un poteau télégraphique échangeait un bonjour avec une personne de connaissance : « Peut-être, dit-il, que l'armée essaie de tendre la main aux Français qui s'avancent? Tu n'ignores pas que les Alliés ont débarqué à Salonique et que des colonnes françaises remontent le Vardar pour venir à nous et nous sauver. » « Je sais, lui fut-il répondu, du même ton désenchanté de tout-à-l'heure, qu'on a fait courir ce bruit mais je ne nourris aucune illusion. Le débarquement de 80.000 Anglo-Français à Salonique est une fantaisie inventée par nos journaux pour nourrir notre courage. Nous sommes perdus, mon pauvre Pierre, et bien perdus. Mais voilà qu'il est midi, hâtons-nous..... »

Le soleil, en effet, était au zénith. Les heures s'écoulaient comme si rien n'était et Pierre se souvint qu'il n'avait pas mangé depuis la veille et qu'il était sans gîte pour la nuit. Il saisit donc son sac de voyage qu'il avait posé à terre, son pauvre sac dans lequel étaient serrés quelques hardes, un peu de linge et une couple de livres, toute sa fortune et sa consolation, et il suivit son compagnon.

(A suivre).

M. MICHAILOVITCH.

En Albanie...

(Du journal d'un de nos écoliers)

« — Maman, j'ai faim; maman, donne-moi un peu de pain. J'ai froid; couvre-moi, maman!

« Je me tournai. Derrière moi, dans la neige, la mère gisait morte. Un petit, couché sur son sein, cherchait à téter. A côté d'elle un garçon qui

pouvait avoir trois ans, était debout et insistait pour avoir du pain. Elle avait expiré, tenant l'enfant sur son sein; sa bouche était restée entr'ouverte, probablement après le dernier baiser donné à ses enfants. Le vent avait répandu ses cheveux superbes sur la neige. Les yeux restaient ouverts, et cette mort était terrible, encore plus terrible le regard de ces yeux noirs et glacés. C'était peut-être la femme d'un de nos braves combattants qui était mort en héros, traçant de ses os les futures limites de la grande Serbie, tandis que sa femme trouvait la mort dans la neige, impuissante à secourir ses enfants.

« Le sergent qui nous accompagnait prit les deux petits dans ses bras, écarta le corps inerte de la route et lui fit une sépulture avec de la neige. Nous continuâmes notre chemin. Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé ensuite. Je sais que nous allions quelque part et que nous étions pressés, je sais que la famine et la mort régnaien dans le pays que nous traversons, que d'innombrables cadavres humains rongés par des chiens gisaient à droite et à gauche de nous.

« Tous ceux qui ne pouvaient pas continuer se mettaient à genoux devant nous et nous priaient de leur donner à manger; ils prononçaient souvent un seul mot, trop connu, et tandis qu'ils le prononçaient, nos doigts se cramponnaient plus fortement au morceau de pain que nous avions sur nous. Nous allions plus loin, dans une fuite angoissante. Nous étions de plus en plus pressés d'arriver, nous apercevions des choses de plus en plus atroces, le nombre des supplicants augmentait. Plus tard c'est le crépuscule qui commença, la nuit vint, et les supplications des agonisants tout à coup diminuèrent. La mort et la paix se répandirent, et enfin nous fûmes en pleine nuit et en pleine paix.

« Je me souviens, après cette nuit terrible et interminable, d'être entré dans un grand navire, d'avoir regardé de mon lit l'immensité de la mer, d'avoir voyagé longtemps, et d'être arrivé enfin dans un grand et charmant pays, dans lequel je me trouve encore. J'y ai été accueilli en frère. J'y ai trouvé des cœurs qui avaient de l'amitié pour nous. Dans ce pays, il y a des hommes qui nous serrent amicalement la main, qui ont droit à toute notre reconnaissance et qui s'appellent Français. »

R.

X. Pour la Patrie.

BAN NOUCHITCH, tombé le 29 Septembre 1915



Nourri d'idéal dans la maison de son père, le littérateur bien connu, solidement préparé par les connaissances acquises à l'école et de nombreuses et fortes lectures personnelles, énergique, résolu, inébranlable dans sa conviction, toujours bien armé et courageux pour la défendre, avec sagesse et urbanité pourtant — Ban Nouchitch, très tôt, promettait d'être, dans sa jeune nation, une figure très remarquable et un travailleur modèle.

Après avoir fait ses études à Belgrade, il les termina comme bachelier dans la capitale de la Serbie délivrée par la guerre de 1912-1913 : Uskub. Ban eut ainsi l'occasion de mettre à profit de

bonne heure les précieuses ressources d'un esprit bien doué. Sitôt entré dans ce nouveau milieu où chaque élève de l'ancienne frontière devenait par là même un apôtre du réveil de la conscience nationale endormie et accablée par une longue servitude sous le joug des Turcs, — Ban se mit au premier rang des rénovateurs, fut un chef pour la jeunesse. Par sa forte influence il en dirigeait les mouvements; il présidait toutes les réunions; il prononçait de nombreux discours et rassemblait autour de lui les camarades dont il comptait faire ses lieutenants dans l'œuvre d'émancipation et d'organisation qu'il avait entreprise.

Son père, M. Branislav Nouchitch, dirigeait un journal, le *Srpski-Yongue*, qui parut à Uskub. Cet organe était nettement nationaliste. Il répondait aux aspirations du jeune écrivain qui, tout de suite, y collabora avec activité — et bonheur. N'avait-il pas, dès l'âge de seize ans, fait des essais très remarqués dans un journal de Belgrade!

Son concours n'était pas celui d'un jeune homme de dix-huit ans, mais plutôt d'un collaborateur sérieux. Il ne craignait même pas les difficultés et l'aridité de l'étude des problèmes politiques. Plusieurs de ses écrits attirèrent l'attention d'une façon particulière, et l'un d'eux obtint les honneurs d'une mention dans la presse russe.

A la fin de 1914, il rédigea, avec une perspicacité et une logique

remarquables, un article dans lequel il prévoyait l'attitude future de la Grèce et de la Bulgarie, et prédisait la marche des événements balkaniques à venir. Il mérita ainsi qu'un de nos littérateurs et journalistes les plus connus, apprenant que cet article était d'un jeune homme de dix-huit ans, s'écria : « Il n'y a plus d'enfants ! »

Les grands événements survenus ne pouvaient laisser indifférente une nature vaillante et forte comme celle de Ban. Après avoir écrit quelques pages pleines d'émotion sur les devoirs de la Jeunesse serbe en ces douloureuses circonstances, bien que trop jeune pour être soldat, bien que fils unique, il revêt l'uniforme militaire et s'en va sur le front. Il prend part aux grands combats qui valurent une défaite fameuse à l'Autriche. Blessé il retorna chez lui, et, tout en soignant ses plaies, il décrit les événements qu'il a vécus, et sitôt guéri, de nouveau il s'engage volontairement comme soldat dans un des bataillons universitaires. Nommé au grade de sergent-major, après la mort du capitaine, il reçoit le commandement de la compagnie, lorsque les Allemands franchissent le Danube. Il la conduit à un assaut acharné et tombe avec elle à l'âge de dix-neuf ans, le 29 septembre 1915, après avoir, le même jour, dans son journal, écrit ces mots : « Un combat nouveau et acharné nous attend, plus effrayant que celui d'hier, et cette nuit nous devons tous tomber, car c'est seulement par nos cadavres qu'il nous est possible de retenir le torrent de nos ennemis d'Allemagne qui menacé d'inonder notre belle patrie ! »

Et lorsqu'il s'écroule, les entrailles déchirées par les éclats d'une balle « dum-dum », tout inondé de sang, il a encore l'énergie, avant d'expirer, de détacher une feuille de son carnet, et sur le papier tout maculé de sang, il écrit ces mots immortels : « *Mon cher père, je tombe et je meurs en te priant de ne pas me regretter, car je meurs pour l'idéal que tu m'as enseigné.* »

Cette relique sanglante est gardée par ses malheureux parents comme une preuve de la grande vigueur et du sacrifice conscient de notre jeunesse scolaire, tombée pour la grande œuvre de libération et d'union de notre peuple.

Nous, les camarades de Ban, nous devons regretter profondément la mort d'un de nos meilleurs amis, appelé à devenir un grand citoyen de la future grande Serbie, de celui qui eût été la fierté et l'honneur de notre génération.

Gloire à lui! Gloire à Ban Nouchitch!

D. R. S.

XI. La question serbe à travers la presse.

Un devoir des Alliés

Qu'il faille rendre la Serbie aux Serbes, nul ne songera à le contester. Lorsqu'on rappelle l'héroïsme magnifique de ce vaillant petit peuple,

et la série de malheurs inouïs qui ont été la suite de cette vaillance, on ne fait que répéter des paroles si souvent entendues qu'elles ont force d'évidence. Et le devoir des Alliés est d'autant plus impérieux qu'il n'est pas permis d'oublier que certaines erreurs de leur diplomatie ne sont pas totalement étrangères à l'affreuse détresse actuelle et à l'apparent écrasement du peuple serbe. Nous avons donc des obligations spéciales vis-à-vis de ces combattants et de ces opprimés, et nul ne songe à les méconnaître.

Mais rendre aux Serbes leur pays est insuffisant. Il faut les mettre à l'abri de compétitions nouvelles, assurer leur indépendance totale et leur libre développement, et ce n'est qu'aux dépens de l'empire d'Autriche que ce programme peut être réalisé....

Nous comprenons mieux aujourd'hui que la guerre balkanique était le prélude de la guerre présente, les Serbes représentant l'élément français et démocratique, contre la Turquie qui, malgré le fez et le croissant, était déjà à l'Allemagne militariste et autocratique.

Raison nouvelle d'aimer les Serbes : ils ont commencé avant nous le grand combat que nous menons à l'heure présente. Et faut-il une raison nouvelle, d'ailleurs ? N'y a-t-il pas assez de raisons anciennes pour attester les liens qui unissent la France et la Serbie tels que la France ne pourrait laisser amoindrir la Serbie sans s'amoindrir elle-même ? Voici encore, parmi les peuples indifférents ou hostiles, un peuple exceptionnellement ami de la France, férus de la culture et de la langue française, soumis au rayonnement des idées françaises ; il suffira de l'aider un peu pour s'assurer sa reconnaissance indéfectible.

Que veut-il ? Qu'espère-t-il ? Voici : Il veut retrouver la Serbie. Mais il désire aussi que la Serbie puisse continuer l'action qu'elle paraissait appelée à exercer autour d'elle, pour le groupement et l'affranchissement successifs des populations de même race et de même langue. De même que le Piémont fut le point de départ, l'excitateur et le réalisateur de l'unité italienne, les Serbes rêvent d'une Yougo-Slavie, qui réunirait tous les Yougo-Slaves (ou Slaves du Sud). Où sont ces frères séparés ? Où sont ces terres irréductibles ? En Autriche principalement....

Ce rêve qui a déjà eu ses poètes, ses écrivains et ses martyrs, sera-t-il réalisé lors de la paix prochaine ?.... Une des plus sérieuses difficultés de ce problème sera la concurrence de l'Italie et de la Serbie au sujet de la rive adriatique. Il y a là des rivalités soigneusement exploitées par l'Autriche, et de part et d'autre des prétentions excessives inconciliaires. Mais si on les examine dans un esprit de concorde et de modération, le désir de l'Italie de se garantir toute sécurité par la maîtrise de la mer Adriatique, celui de la Yougo-Slavie de s'étendre jusqu'à cette mer ne paraissent pas devoir s'opposer nécessairement. L'entente se fera, j'en suis persuadé, entre Italiens et Serbes, dont l'intérêt évident est de vivre en bonne harmonie et tous ceux qui contrecarrent et retardent cette entente ne font que créer à l'empire d'Autriche des titres qu'il n'a pas, qu'il n'a plus.

(*Le Petit Parisien*).

Jules DESTRÉE.

B.D.I.C

Si les Serbes ont été chassés de leur sol national par une coalition puissante d'ennemis, ils sont à la veille d'y rentrer en vainqueurs et en justiciers. Grandis par les épreuves et leur héroïsme, ils ont su mériter le rôle que l'avenir leur réserve dans les destinées des Slaves d'Orient et dont les Bulgares, par leur double trahison, se sont montrés indignes.

Le Temps, 13 septembre 1916.

J'ai eu occasion en effet de traverser la Serbie et de séjournier quelque temps à Belgrade au moment de la guerre serbo-turque. Jamais je n'oublierai la sombre résolution qui se lisait dans les yeux de ces Slaves soulevés contre une domination exécrée. Ces paysans farouches qui, sans uniforme, presque en haillons, montaient la garde devant les édifices publics de la coquette capitale surplombant le Danube, ceux surtout qui, blessés, se traînaient péniblement dans les rues en s'accrochant aux murs, l'élan des troupes qui défilaient dans la ville ou qui se massaient dans le jardin public, tout cela donnait l'idée intense d'un peuple qui saurait tout sacrifier à sa liberté et à son honneur.

Jh. JORAN.

Revue internationale de Sociologie, N° 3, mars 1915, p. 166.

Je croirais manquer à un devoir qui incombe à la société tout entière si je ne vous disais les sentiments profonds d'émotion intense que nous éprouvons quand nous pensons à votre pays. Votre pays, Monsieur le Ministre¹, est venu au milieu de cette guerre se placer comme au sommet de la douleur, du malheur d'une nation. Il est venu incarner le triste sort de ces petites nations foulées aux pieds, méprisées, égorgées par ce monstre, sous les traits duquel l'Allemagne se révèle à nous aujourd'hui. Vous avez été les victimes de ce pays de barbares et vous avez souffert comme d'un raffinement inouï dans la cruauté de vos ennemis implacables. Il semble qu'on se soit appliqué à faire sur vous l'expérience de ce que peut être la destruction voulue, systématique d'un peuple. Eh bien ! aux hommes civilisés de l'Europe qui survivront à ces événements, il incombe un devoir : c'est de vous rendre hommage toutes les fois que l'occasion s'en présente et de vous dire que partout et toujours nous serons avec vous du plus profond de notre cœur ; c'est de vous affirmer notre espoir de voir votre pays retrouver ses droits et sortir grandi de toutes les épreuves que nous subissons avec lui.

Fernand FAURE,
Président de la Société de Sociologie de Paris.

Revue internationale de Sociologie, N° 4, avril 1916, p. 239.

A présent, les Italiens sont les seuls à s'effrayer encore du danger slave. Ils reprochent aux Serbes de convoiter l'Adriatique, en oubliant que ceux-ci occupent le littoral depuis des temps immémoriaux et y possèdent les droits les plus légitimes, historiques et autres. De plus les Italiens craignent l'intrusion russe dans la Méditerranée.... Mais pourquoi voir immédiatement un danger slave dans cette aspiration légitime ? En défendant énergiquement ses intérêts nationaux sans menacer les droits des Slaves, l'Italie est sûre de n'avoir rien à craindre de la part des Russes ou des Serbes.

F. G. MASARYK,
Professeur à l'Université Tchèque de Prague.

Revue internationale de Sociologie, N° 6-7, juin-juillet 1916, p. 329.

(1) Ceci a été adressé à notre Ministre, M. M. Vesnitch, à Paris.

AUX JEUNES GENS SERBES

Ils vous sont déjà connus les motifs de la fondation de cette revue qui vous est dédiée. Aujourd'hui, dispersés de tous côtés, dans l'attente d'une vie nouvelle, nous portons vaillamment notre croix. Elles sont pénibles pour tous ces heures de l'exil, mais plus encore pour vous qui, trop jeunes, êtes privés de l'amour paternel et des soins de vos familles.

Que *la Patrie Serbe*, par les paroles amicales, par les conseils fraternels, soulage votre souffrance! Qu'elle soit un moyen de vous unir, d'exalter votre idéal, de préciser vos devoirs, de vous guider dans les travaux qui vous seront imposés par la nécessité et le souci de l'avenir de la Patrie. Qu'elle contribue à vous faire connaître les chemins qui conduiront à la renaissance de notre pays ruiné. Rapprochons-nous donc les uns des autres, consolons-nous mutuellement par l'espoir d'un avenir meilleur. Vers lui tournons tous nos regards, vers lui dirigeons tous nos efforts afin de pouvoir remplir les devoirs qui nous attendent.

Dans toute œuvre commune le moindre effort est appréciable et c'est pourquoi on désirerait voir aussi, dans *la Patrie Serbe*, vos essais, vos travaux sous la rubrique qui vous est spécialement destinée. Donnez vos impressions et vos jugements, confiez-les et laissez ainsi une trace durable de votre travail en exil. A la besogne donc! Faites preuve de bonne volonté!

En vous souhaitant beaucoup de succès, nous sommes heureux de vous prévenir que nous serons aidés dans la tâche que nous avons entreprise par nos meilleurs écrivains et vos plus dévoués amis, entre autres :

MM. J. M. ZUJOVIC, président de l'Académie royale de Serbie, ancien ministre;
J. M. PRODANOVITCH, député, ancien ministre;
Mich. GAVRILOVITCH, ministre serbe à Rome;
J. RADONITCH, professeur de l'Université de Belgrade;
Mileta S. NOVACOVITCH, professeur de l'Université de Belgrade;
Branislav NOUCHITCH, homme de lettres;
Milan GROL, professeur, directeur du Théâtre national à Belgrade;
R. J. ODAVITCH, professeur de Lycée;
J. DEDIÉR, chargé du cours à l'Université de Belgrade;
B. BOZOVITCH, journaliste;
M. PAVLOVITCH, professeur de lycée;
D^r M. BERITCH, professeur de lycée;
D^r V. JANITCH, professeur, et autres.

Sans compter que de nombreuses notabilités de la pensée française, en témoignage de leur sympathie pour notre pays, nous ont promis une collaboration qui nous flatte et nous est un gage du succès de cette revue.

*Le Directeur : Drag. ICONITCH,
Docteur en Philosophie,
Chef de groupe des élèves serbes au Collège de Vitré.*

Le Gérant : LAMBERT.

Imp. LÉCUYER, Vitré.

ABONNEMENTS

<i>Pour la France,</i>	6 mois : 3 francs.
<i>Pour l'Étranger,</i>	6 mois : 4 francs.
■■■	
<i>Le Numéro : 60 centimes.</i>	